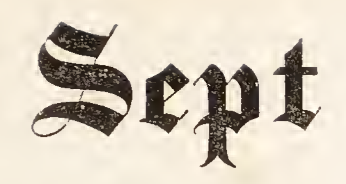


MESSÊNIENNES
NOUVELLES,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Deuxième Edition.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES,
QUAI VOLTAIRE.

M DCCC XXVII.

TABLE.

Pages.

Avertissement de l'Éditeur.......... 9
Première Messénienne. Le Départ.......... 17
Deuxième Messénienne. Trois jours de Cristophe Colomb.......... 31
Troisième Messénienne. Le Vaisseau.......... 45
Quatrième Messénienne. La Sybille.......... 57
Cinquième Messénienne. Les Funérailles du général Foy.......... 71
Sixième Messénienne. Adieux à Rome.......... 85
Septième Messénienne. Promenade au Lido.......... 99
Épilogue.......... 113
Notes de l'Éditeur.......... 117
Notes de la première Messénienne.......... 121
Notes de la deuxième Messénienne.......... 147
Notes de la troisième Messénienne.......... 167
Notes de la quatrième Messénienne.......... 181
Notes de la cinquième Messénienne.......... 203
Notes de la sixième Messénienne.......... 217
Notes de la septième Messénienne.......... 227

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Je puis enfin présenter au public toutes les *Messéniennes* inédites de M. Casimir Delavigne. J'aurai soin de les faire imprimer dans les mêmes formats que les diverses éditions des *Messéniennes* déjà publiées, de manière que les acquéreurs de ce nouveau volume le réunissent sans difficulté à ceux qu'ils possèdent déjà, et se forment successivement une collection complète des ouvrages de l'auteur, sans en attendre la réunion définitive, qui n'aura certainement pas lieu de long-temps.

Les anciennes *Messéniennes* avaient été inspirées par des sentimens généraux que tous les hommes peuvent apprécier, et qu'on méconnaîtrait en les chargeant de commentaires

inutiles. Celles-ci ont un caractère particulier. Elles appartiennent bien au même ordre de pensées, mais elles se lient à une suite d'impressions nouvelles dont la source est dans une autre habitude de localités et de souvenirs. Cette harmonie des sites et des inspirations semblait exiger des Notes pour le grand nombre des lecteurs qui n'ont pas fait les voyages du poète, et qui vont le suivre sous un ciel inconnu.

L'itinéraire de M. Casimir Delavigne, tracé de sa propre main, aurait offert un genre de mérite extrêmement piquant. Il est entièrement étranger à celui-ci. Nous avons cherché toutefois à rendre ce tableau digne du cadre dans lequel il est placé, en empruntant les différens traits dont il se compose à quelques-uns des meilleurs écrivains de notre époque, tels que MM. de Châteaubriand, Daru, Étienne, Jay, de Forbin, Nodier, Taylor, Thiers, Mme de Staël, lord Byron et Hobhouse. Nous avons même eu l'occasion d'insérer dans ces *notes* quelques vers inédits de M. Delavigne.

L'auteur des *Messéniennes*, frappé de la solennité du *Chant Romain*, qui est en usage parmi les improvisateurs, s'est conformé à ce rithme nombreux et poétique dans une de ses odes. Nous avons pensé qu'on trouverait avec plaisir le *Chant Romain* à la suite des beaux vers qui lui promettent d'avance une sorte de popularité. L'accompagnement de harpe ou de piano dont ce chant est orné, est dû à un compositeur qu'on ne peut mieux louer qu'en le nommant, c'est-à-dire à M. Rossini.

LADVOCAT.

Paris, ce 25 décembre 1826.

PREMIÈRE

MESSÉNIENNE.

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LE DÉPART.

A bord de *la Madone*.

Que la brise des mers te porte mes adieux,
O France, je te quitte; adieu, France chérie!
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!

Il tombe ce mistral, dont le souffle glacé
M'enchaînait dans le port de l'antique Marseille;
Mon brick napolitain, qui sommeillait la veille
Sur cette onde captive où les vents l'ont bercé,

Aux cris qui frappent mon oreille
Sous ses agrès tremblans s'émeut, frémit, s'éveille,
Et loin du port s'est élancé.

O toi, des Phocéens brillante colonie,
Adieu, Marseille, adieu! Je vois blanchir tes forts.
Puisses-tu féconder, par de constans efforts,
Les germes de vertu, de valeur, de génie,
Dont les Grecs, tes aïeux, vinrent semer tes bords.
Que la mer te soit douce, et que le ciel prospère
Regarde avec amour tes opulens remparts!
O fille de la Grèce, encore adieu! je pars;
Sois plus heureuse que ta mère!

Je les brave tes flots, je ris de leur courroux;
J'aime à sentir dans l'air leur mordante amertume;

Ils viennent, et de loin soulevant leur écume,
A la proue élancés, ils bondissent vers nous.
Mais, tels que des lions dont la fureur avide
Sous une main connue expire en rugissant,
Je les vois caresser le voile blanchissant
    De la Madone qui nous guide,
Lorsque son bras doré, sur leur dos s'abaissant,
    Joue avec leur crinière humide.

Courage, mon vaisseau! double ce cap lointain;
Penche-toi sur les mers; que le beaupré s'incline
Sous le foc déployé qui s'enfle et le domine.
Mais ce cap, c'est la France; elle aura fui demain...
Je l'entends demander, d'une voix douce et fière,
Sur quels bords, dans quels champs en lauriers plus féconds,
Ma muse va chercher des débris et des noms,
Et des siècles passés évoquer la poussière?

Elle étale au midi ses monumens romains,
Les colonnades de ses bains,
De ses cirques déserts la ruine éloquente,
Ce temple sans rival, dont la main d'Apollon,
Sur des appuis de marbre et des feuilles d'acanthe,
Suspendit l'élégant fronton;
Ses palais, ses tombeaux, ses théâtres antiques,
Et les deux monts unis où gronde le Gardon
Sous un triple rang de portiques.

Elle me montre au nord ses murs irréguliers,
Et leurs clochers pieux sortant d'un noir feuillage,
Où j'entendis gémir, durant les nuits d'orage,
Et la muse des chevaliers,
Et les spectres du moyen âge;
Ses vieux donjons normands, bâtis par nos aïeux,
Et les créneaux brisés du château solitaire,

Qui raconte leur gloire, en parlant à nos yeux
De ce bâtard victorieux
Dont le bras conquit l'Angleterre.

Je la vois, cette France, agiter les rameaux
Du chêne prophétique adoré des druides;
Elle couronne encor leurs ombres intrépides
De la verveine des tombeaux,
Et chante les exploits prédits par leurs oracles,
Que, sous les trois couleurs, sous l'aigle ou sous les lis,
Vingt siècles rivaux de miracles
Par la victoire ont accomplis.

Puis, voilant sous des pleurs l'éclat dont son œil brille,
Elle m'invite avec douceur
A reprendre ma place au foyer de famille,

Et murmure les noms d'un père et d'une sœur...
Arrête, mon vaisseau, tu m'emportes trop vite.
Pour mes derniers regards que la France a d'attraits!
Quel parfum de patrie apporte ce vent frais!
Que la patrie est belle au moment qu'on la quitte!

Famille, et vous, amis, recevez mes adieux!
Et toi, France, pardonne! Adieu, France chérie,
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!...

Deux fois dans les flots purs, où tremblait sa clarté,
J'ai vu briller du ciel l'éblouissante image,
Et dans l'ombre, deux fois, la proue à son passage
Creuser en l'enflammant un sillon argenté.
Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues?

Leur pied se perd sous l'onde et leur front dans les nues.
C'est la Corse!.. O destin! Faible enfant sur ce bord,
Sujet à sa naissance et captif à sa mort,
Il part du sein des mers où plus tard il retombe,
Celui dont la grandeur eut, par un jeu du sort,
Une île pour berceau, pour asile et pour tombe.

Tel, du vaste Océan chaque jour nous voyons
Le globe du soleil s'élever sans rayons;
Il monte, il brille, il monte encore;
Sur le trône vacant de l'empire des cieux,
Il s'élance, et monarque, il découvre à nos yeux
Sa couronne de feu dont l'éclat nous dévore,
Puis il descend, se décolore,
Et dans l'Océan, étonné
De le voir au déclin ce qu'il fut à l'aurore,
Rentre pâle et découronné.

Où va-t-il cet enfant qui s'ignore lui-même?
La main des vieux nochers passe sur ses cheveux
Qui porteront un diadême.
Ils lui montrent la France en riant de ses jeux...
Ses jeux seront un jour la conquête et la guerre;
Les bras de cet enfant ébranleront la terre.
O toi, rivage hospitalier,
Qui le reçois sans le connaître,
Et le rejeteras sans pouvoir l'oublier,
France, France, voilà ton maître!
Louis, voilà ton héritier.

Où va-t-il ce vainqueur que l'Italie admire?
Il va du bruit de ses exploits
Réveiller les échos de Thèbe et de Palmire.
Il revient; tout tremble à sa voix;
Républicains trompés, courbez-vous sous l'empire!
Le midi de sa gloire alors le couronna

Des rayons d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna.
Esclaves et tyrans, sa gloire était la nôtre,
Et d'un de ses deux bras, qui nous donna des fers,
Appuyé sur la France, il enchaînait de l'autre
Ce qui restait de l'univers.

Non, rien n'ébranlera cette vaste puissance?...
L'île d'Elbe à mes yeux se montre et me répond.
C'est là qu'il languissait, l'œil tourné vers la France.
Mais un brick fend ces mers : «Courbez-vous sur le pont!
« A genoux! le jour vient d'éclore;
« Couchez-vous sur cette arme inutile aujourd'hui!
« Cachez ce lambeau tricolore... »
C'est sa voix : il aborde, et la France est à lui.

Il la joue, il la perd; l'Europe est satisfaite,

Et l'aigle, qui, tombant aux pieds du léopard,
Change en grand capitaine un héros de hasard,
Illustre aussi vingt rois, dont la gloire muette
N'eût jamais retenti chez la postérité;
Et d'une part dans sa défaite,
Il fait à chacun d'eux une immortalité.

Il n'a régné qu'un jour; mais à travers l'orage
Il versait tant d'éclat sur son peuple séduit,
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit.

La Liberté parut : son flambeau tutélaire,
Brûlant d'un feu nouveau, nous guide et nous éclaire.
Depuis l'heure où, donnant un maître à des héros,
Rome enfanta César, la nature épuisée
Pour créer son pareil s'est long-tems reposée.
La voilà de rechef condamnée au repos.

Respirons sous les lois, et mieux instruits que Rome,
Profitons, pour fonder leur pouvoir souverain,
Des siècles de répit promis au genre humain
    Par l'enfantement d'un seul homme.

Défends ta liberté, ce sont là mes adieux!
France, préfère à tout ta liberté chérie;
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
    Adieu, patrie! adieu, patrie!

DEUXIÈME

MESSÉNIENNE.

DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

TROIS JOURS

DE

CRISTOPHE COLOMB.

AUX AMÉRICAINS.

En quarantaine.

« En Europe ! en Europe ! — espérez ! — plus d'espoir !
« —Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde ;
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;

Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encor, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquemens funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
« — Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité. »

Qu'importe ? il est tranquille... Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,

Comptez les battemens de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente,
Ce cœur, qui tour à tour brûlant ou sans chaleur
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur ;
Vous comprendrez alors que durant ces journées
Il vivait, pour souffrir, des siècles par momens.
Vous direz : ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourmens !

Oh ! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend,
Fou sublime, insulté par des sages vulgaires ?
Tu le fus, Galilée ! Ah ! meurs... Infortuné,
A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
Quand, pâle et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,

Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissans.

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il? aux voix : — la mort ! — la mort ! — la mort !
« Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,

Et ce monde nouveau qui manque à l'Univers,
De ses regards ardens il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or;
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien!.. »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien!...

Regarde : les vois-tu, la foudre dans les mains,
Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage
Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant;
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,

S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue; elle s'ouvre : descends!
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,
Captifs privés du jour, dont les bras languissans
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenu pour enfanter le crime,

Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or! tout pour de l'or! les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains que l'Europe a vomie.
Toi seul l'as dévasté ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,

Des ossemens blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change : il voit au Nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang;
Ses enfans opprimés s'arment, au cri de guerre,
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire; ils montrent Washington,
Et Colomb reconnaît le héros véritable.

O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable?
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et, non moins révéré sous des traits différens,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?
Quel monarque ou quel Dieu sur ce bord va descendre?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De respect et d'amour il marche environné.
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné,
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour la liberté sainte a toujours combattu,

Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage,
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh! combien cet empire à pris un noble essor
Depuis les jeux sanglans de sa virile enfance!
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence!
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblême flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du midi produit l'indépendance :

D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

« O Liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
« Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
« Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil
« Secoue, en m'appelant, ses mains long-tems captives ;
« D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
« Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids;
« De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
« Va donc, fille du ciel, va par delà les mers,

« Va, toi, qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie,
« Briser les fers rouillés de leur vieil univers! »

Colomb se ranimait à cette noble voix.
Terre! s'écria-t-on, terre! terre!.. il s'éveille;
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!.. ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!.. que reçut-il? des fers.

TROISIÈME

MESSÉNIENNE.

TROISIÈME MESSÉNIENNE.

LE VAISSEAU.*

Naples.

Par les flots balancée, une barque légère,
Hier, m'avait porté sur ce vaste vaisseau,
Qui fatiguait le golfe et sa vaine colère
D'un inébranlable fardeau.

---

* Ce vaisseau devait porter à Constantinople M. Stratford-Canning, ambassadeur d'Angleterre, et le bruit courait alors que la mission de ce diplomate avait pour but l'affranchissement de la Grèce.

Ses longs mâts dans les cieux montaient en pyramides;
Comme un serpent ailé, leur flamme, au sein des airs,
Déroulait ses anneaux rapides,
Et j'admirais ce noir géant des mers,
Armé d'un triple rang de bronzes homicides,
Qui sortaient à demi de ses flancs entr'ouverts.

Ces mots : demain! demain! ce doux nom de la Grèce,
Volent de bouche en bouche : on s'agite, on s'empresse;
L'un, penché sous les ponts, aux câbles des sabords
Enchaîne les foudres roulantes;
L'autre court, suspendu sur les vergues tremblantes,
Où la voile, en criant, cède à ses longs efforts.
Leur chef le commandait, et son regard tranquille
De la poupe à la proue errait de tous côtés,
Avant d'abandonner cette masse immobile
Au souffle des vents irrités.

Ainsi, prêt à quitter les sphères immortelles,
Pour ravir une proie au vautour furieux,
L'aigle, tranquille et fier, se mesure des yeux,
Essaie, en les ouvrant, si ses ongles fidèles
A sa colère obéiront encor,
Et, pour battre les airs, étend deux fois ses ailes,
Avant de prendre son essor.

Témoin de ces apprêts, debout sous la misaine,
Il part, disais-je, il part; mais doit-il affranchir
Les généreux enfans de Sparte et de Messène?
Doit-il sous un pacha les contraindre à fléchir?
Pour qui grondera son tonnerre?
A ce peuple persécuté
Porte-t-il dans ses flancs ou la paix ou la guerre,
L'esclavage ou la liberté?

La liberté, sans doute!... et la Grèce est mourante;
Son sang coule et s'épuise. Ah! qu'il parte! il est tems
De sauver, d'arracher au sabre des sultans
La victime encor palpitante.
Quand je la vois toucher à ses derniers instans,
Il fatigue mon cœur d'une trop longue attente.

Comme toi menaçant, et comme toi muet,
Vésuve, que fait-il sous ton double sommet,
Qui, trompant mon espoir par la vapeur légère
Que ta bouche béante exhale vers les cieux,
Fume éternellement sans éblouir mes yeux
Du spectacle de ta colère!

Dors, volcan imposteur, par les ans refroidi,
Dors, et sois pour l'enfance un objet de risée,

Vieillard, sous la cendre engourdi,
Je suis las d'insulter à ta lave épuisée;
Mais qu'il tonne du moins, ce vésuve flottant,
Moins avare que toi des flammes qu'il recèle!
Que son courroux tardif soit juste en éclatant
Sur les mers du Bosphore où Canaris l'appelle!

Quand il fendra leurs flots, si souvent éclairés
Par des esquifs brûlans qui vengeaient la patrie,
S'il faut une étincelle à sa flamme assoupie,
Qu'elle s'allume aux feux de ces brandons sacrés
Que la Grèce avait préparés
Pour les flottes d'Alexandrie!

Mais non; son seul aspect sous les murs ottomans
Fera triompher la croix sainte;

Il verra du sérail trembler les fondemens,
Les flots de Marmara se troubleront de crainte,
Et, sans contraindre Athène à payer un succès
Qui l'arrache expirante au joug de l'infidèle,
Si l'Anglais la délivre, au moins quelques Français
Auront versé leur sang pour elle.

Toi, qu'ils ont devancé dans ton noble dessein,
Vaisseau libérateur, reçois-moi sur ton sein;
Pars, va me déposer sous ces blanches colonnes
Où Socrate inspirait les discours de Platon.
Mes yeux verront flotter les premières couronnes
Que les Grecs vont suspendre aux murs du Parthénon.
Laisse-moi, sous des fleurs et sous de verts feuillages,
Consacrés par mes mains à ses dieux exilés,
Laisse-moi cacher les outrages

De ses marbres vainqueurs de la guerre et des âges
Que votre Elgin a mutilés.

Je les verrai, ces morts qui vivent dans l'histoire,
Pour saluer des jours si beaux,
Renaître et soulever les trois mille ans de gloire
Dont le tems chargea leurs tombeaux;
Et moi, chantant comme eux ces jours de délivrance,
J'irai mêler la voix, l'hymne à peine écouté
D'un obscur enfant de la France,
A leurs cris de reconnaissance,
A leurs hymnes de liberté.

Va donc, n'hésite plus, n'attends pas les étoiles;
Des flambeaux de la nuit les feux seront pour toi.
N'entends-tu pas le vent qui frémit dans tes voiles?

Il t'invite à partir : pars, vole, emporte-moi!
Notus, je me confie à ton humide haleine,
A toi, brûlant Siroc, à toi, noir aquilon;
Mugis, qui que tu sois qui souffles vers Athène :
Tout me sera zéphyr, quelque vent qui m'entraîne
Du tombeau de Virgile au tombeau de Byron!

Vain songe!... Il dédaigna ma prière inutile.
Hélas! pour un Français il n'avait point d'asile!
Au lever du soleil, mes yeux l'ont découvert
Entre le doux Sorrente, où la grappe dorée
Se marie au citronnier vert,
Et les rochers aigus de la pâle Caprée.

Sans doute il entendit, sur ce pic menaçant,
Le stupide héritier des demi-dieux du Tibre,

Tibère, s'éveillant au nom d'un peuple libre,
Des Grecs ressuscités lui demander le sang.

Sur la rive opposée, il ne put méconnaître
Ce chantre harmonieux que Sorrente a vu naître :
Le Tasse errait encor dans l'asile enchanté
Où l'amour d'une sœur recueillit sa misère.
Du sein de l'immortalité,
Poète, il fit des vœux pour les enfans d'Homère!...
Le vaisseau cependant voguait sur l'onde amère.
Qui des deux a-t-il écouté?...

QUATRIÈME

MESSÉNIENNE.

QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

LA SYBILLE.

Pouzzole.

MARCHONS, le ciel s'abaisse, et le jour pâlissant
N'est plus à son midi qu'un faible crépuscule ;
Le flot qui vient blanchir les restes du port Jule
Grossit, et sur la cendre expire en gémissant.
Cet orage éloigné que l'Eurus nous ramène
Couvre de ses flancs noirs les pointes de Misène ;
Avançons, et, foulant d'un pied religieux
Ces rivages sacrés que célébra Virgile,

Et d'où Néron chassa la majesté des dieux,
Allons sur l'avenir consulter la Sybille.

« Ces débris ont pour moi d'invincibles appas,
Me répond un ami, qu'aux doux travaux d'Appelle,
A Rome, au Vatican son art en vain rappelle;
« Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
« Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne;
« Ces pampres voltigeans et rougis par l'automne;
« Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
« Ces frêles cyclamen, fanés à leur naissance,
« Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
« Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

« Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
« Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?

« Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
« Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
« C'est là que des clairons la bruyante harmonie
« A d'Auguste expirant ranimé l'agonie;
« Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
« Tandis que sur ces mers les jeux de Rome esclave,
« Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
« Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave!

« Ces monumens pompeux, tous ces palais romains,
« Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
« De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
« N'ont gardé que des noms en horreur aux humains.
« Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
« Qui de Caligula rappellent la mémoire!
« Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
« Des mers qui les couvraient d'éeume et d'étincelles,

« Leur chaîne s'est rompue et n'est plus qu'un écueil
« Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.

« Ces temples du plaisir par la mort habités,
« Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
« Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
« Condamner Agrippine au sein des voluptés.
« Au bruit des flots, roulant sur cette voûte humide,
« Il veillait, agité d'un espoir parricide;
« Il jetait à Narcisse un regard satisfait,
« Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
« Il apprit que ces flots, instrumens du forfait,
« Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

« Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez;
« Quand Rome s'endormit de débauche abattue,

« Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
« Il infecte les lieux qu'elle a déshonorés.
« Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
« S'élevait autour d'eux une vapeur immonde
« Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
« Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
« Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
« Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes.

« Virgile pressentait que dans ces champs déserts
« La mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
« Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
« Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
« Contemplez ce pêcheur, voyez, voyez nos guides,
« Interrogez les traits de ces pâtres livides :
« Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
« Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage,

« Tendant vers vous la main, écartent leurs lambeaux
« Pour mendier le prix de leur dernier passage ?.... »

Il disait, et déjà j'écartais les rameaux
Qui cachaient à nos yeux l'antre de la Sybille,
Au fond de ce cratère, où l'Averne immobile
Couvre un volcan éteint de ses dormantes eaux.
L'Enfer, devant nos pas, ouvrait la bouche antique
D'où sortit pour Énée une voix prophétique;
Un flambeau nous guidait, et ses feux incertains
Dessinaient sur les murs des larves, des fantômes,
Qui, sans forme et sans vie, et fuyant sous nos mains,
Semblaient le peuple vain de ces sombres royaumes.

« Prêtresse des dieux, lève-toi!
« Viens, m'écriai-je alors, furieuse, écumante,

« Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sybille, et réponds-moi!

« Vers les demeures infernales,
« Dis-moi pourquoi la mort pousse comme un troupeau
« Cette foule d'ombres royales,
« Que nous voyons passer de la pourpre au tombeau?
« Est-ce pour insulter à l'alliance vaine
« Que Waterloo scella de notre sang ?
« Veut-elle, à chaque roi qu'elle heurte en passant,
« Briser un des anneaux de cette vaste chaîne?

« Le dernier de ces rois, que le souffle du Nord
« A du trône des Czars apporté sur ce bord,
« Pliait sous le nom d'Alexandre;

« Allons-nous voir les chefs de son armée en deuil
« Donner des jeux sanglans autour de son cercueil,
« Pour un sceptre flottant qu'il ne peut plus défendre?

« Verrons-nous couronner l'héritier de son choix,
« Et ce maître nouveau d'un empire sans lois
« Doit-il, usant ses jours dans de saintes pratiques,
« Assister de loin comme lui
« Aux funérailles héroïques
« D'Athènes qui l'implore et qui meurt sans appui?

« N'offrira-t-elle un jour que des débris célèbres?
« La verrons-nous tomber après ses longs efforts,
« Vide comme Pompéi, qui du sein des ténèbres,
« En secouant sa cendre, étale sur vos bords

« Ses murs où manque un peuple, et ses palais funèbres
« Où manquent les restes des morts ?

« Réponds-moi, réponds-moi ! furieuse, écumante,
« Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sybille, et réponds-moi !

« La verrons-nous, cette belle Ausonie,
« Jeter quelques rayons de son premier éclat ?
« Ou ce flambeau mourant des arts et du génie
« Doit-il toujours passer avec ignominie
« De la France aux Germains, du pontife au soldat,
« Semblable aux feux mouvans, aux clartés infidèles
« Qui, changeant de vainqueurs, volent de mains en mains,

« Vain jouet des combats que livrent les Romains
« Dans leurs saturnales nouvelles ?

« L'Espagne, qui préfère au plus beau de ses droits
« La sainte obscurité dont la nuit l'environne,
« Marâtre de ses fils, infidèle à ses lois,
« A l'esclavage s'abandonne,
« Et s'endort sous sa chaîne en priant pour ses rois.
« Reprendra-t-elle un jour son énergie antique ?
« Libre, doit-elle enfin, d'un bras victorieux,
« Combattre et déchirer le bandeau fanatique
« Qu'une longue ignorance épaissit sur ses yeux ?

« Un arbre sur la France étendait son ombrage :
« Nous l'entourons encor de nos bras impuissans ;

« Le fer du despotisme a touché son feuillage
« Dont les rameaux s'ouvraient chargés de fruits naissans.

« Si par sa chute un jour le tronc qui les supporte
« Doit de l'Europe entière ébranler les échos,
Le fer, sous son écorce morte,
« De sa sève de feu tarira-t-il les flots,
« Ou de sa dépouille flétrie
« Quelque rameau ressuscité
« Reprendra-t-il racine au sein de la patrie,
Au soufle de la liberté ?

« Réponds-moi, réponds-moi! furieuse, écumante,
» Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sybille, et réponds-moi!... »

J'écoutais : folle attente ! espérance inutile !
L'oracle d'Apollon ne répond qu'à Virgile ;
Et ces noms méconnus qu'en vain je répétai,
Ces noms jadis si beaux : patrie et liberté,
N'ont pas même aujourd'hui d'écho chez la Sybille.

CINQUIÈME
MESSÉNIENNE.

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LES FUNÉRAILLES

DU

GÉNÉRAL FOY.

A LA FRANCE.

Rome; *villa Paolina.*

NON, tu ne connais pas encor
Ce sentiment d'ivresse et de mélancolie
Qu'inspire d'un beau jour la splendeur affaiblie,
Toi qui n'as pas vu les flots d'or,
Où nage à son couchant un soleil d'Italie,

Inonder du Forum l'enceinte ensevelie
Et le temple détruit de Jupiter Stator!

Non, tu ne connais pas l'irrésistible empire
Des beautés qu'il déploie au moment qu'il expire,
Si tes yeux n'ont pas vu son déclin vif et pur,
Qui s'éteint par degrés sur Albane et Tibur,
Verser les derniers feux d'une ardeur épuisée
A travers le brillant azur
Des portiques du Colisée!

Sur le mont Janicule et ses pins toujours verts,
Tu meurs, mais dans ta gloire; on t'admire, on te chante;
Tu meurs, divin soleil, au milieu des concerts
De cette Rome plus touchante
Qui pleure ta clarté ravie à ses déserts.

Du trône tu descends comme elle;
Jadis ses monumens t'égalaient en splendeur :
D'une reine déchue amant toujours fidèle,
Que ta lumière est triste et belle
Sur les débris de sa grandeur !
Tes rayons amortis, que le regard supporte,
Pâlissent en les éclairant,
Soleil, et ton éclat mourant
S'unit mieux à leur beauté morte.

Ainsi l'on voit s'éteindre, environné d'hommages,
Le talent inspiré qui, pur et sans nuages,
N'a brillé que par la vertu.
Ainsi nous l'admirons, ainsi nos larmes coulent,
Au milieu des débris de nos lois qui s'écroulent
Comme un monument abattu;
Et l'éclat plus sacré de ce flambeau qui tombe

Répand les derniers feux dont il est embrasé
Sur le temple détruit et sur l'autel brisé
    De la Liberté qui succombe.

    Dans sa splendeur enseveli,
Glorieux et pleuré par la reconnaissance,
Ainsi mourut celui qui vengea notre France.
    Ces traits éloquens ont pâli
Qui de l'ame élancés pénétraient jusqu'à l'ame;
Il s'est ouvert ce cœur, il vient de se briser,
Trop plein pour contenir la généreuse flamme
    Qu'il répandait sans l'épuiser.

La patrie, à l'aspect d'une cendre si chère,
A senti s'émouvoir ses entrailles de mère.
  Ah! qu'elle pleure, elle a droit de pleurer:

Pour la défendre encore il déposa ses armes.
 Elle s'honore en voulant l'honorer.
A le nommer son fils qu'elle trouve des charmes;
Fière de sa douleur, plus belle de son deuil,
A qui voudra les voir qu'elle montre ses larmes;
Car il est des enfans qu'on pleure avec orgueil.

Rome, tes yeux sont morts à ces larmes sacrées
 Dont on fait gloire en les versant;
Les cendres de tes fils ne sont plus honorées
 Par ce tribut reconnaissant.
En vain leurs nobles cœurs battaient pour la patrie,
Dans ton abaissement en vain ils t'ont chérie;
Ces murs, dont Michel-Ange a jeté dans les cieux
 Le dôme audacieux,
Réservent leurs honneurs à la puissance morte :
Pour elle des concerts, des fleurs et des flambeaux,

Et des bronzes menteurs penchés sur des tombeaux;
Mais pour la vertu, que t'importe?

Aussi, courbé sous l'or du sceptre pastoral,
Ton peuple grave et fier, que ce mépris offense,
Laisse tomber son bras levé pour ta défense;
Il fléchit sous des rois, lui qui n'eut point d'égal
Quand la gloire était ton idole;
Et l'herbe a désuni le pavé triomphal
Qui conduisait au Capitole.

En passant sur la terre où dorment tes héros,
Par les mugissemens de sa voix importune
Le bœuf pesant d'Ostie insulte à leur repos,
Ou, symbole vivant de ta triste fortune,
Endormi sous le joug du char qu'il a traîné,

Courbe sa corne noire et son front enchaîné
A la place où fut la tribune.

Et c'est là qu'autrefois les publiques douleurs
Paraient l'urne des morts de gazon et de fleurs!
Vous le savez, race guerrière,
O vous, ossemens oubliés,
Muets débris, noble poussière,
Que je sens tressaillir sous les touffes de lierre
De ces tombeaux qu'on foule aux pieds!
Vous le savez, vous tous, qui, pour vos funérailles,
Avez vu Rome en deuil sortir de ses murailles!
Ah! s'il a pu cesser ce culte glorieux
Qu'on rendait au courage, à la sainte éloquence,
Levez-vous, il renaît; Romains, ouvrez les yeux,
Ne regardez pas Rome, et regardez la France.

Il fut orateur et guerrier,

Celui que la France attendrie
Couronne d'un double laurier!
Entendez-vous ces mots : « Valeur, Talent, Patrie? »
Entendez-vous ce cri d'une éloquente voix :
« Ses enfans sont ceux de la France! »
Ce cri, qui d'un seul cœur s'élance,
Semble de tous les cœurs s'élever à la fois...
Orateurs, répondez : jamais plus digne hommage
Honora-t-il un père en sa postérité,
Et jamais votre pauvreté
Laissa-t-elle à vos fils un plus riche héritage?

Et vous aussi, guerriers, levez-vous : contemplez
De nos vieux étendards les vengeurs mutilés!
Ces Romains qui suivaient vos pompes funéraires
Par des exploits plus grands s'étaient-ils signalés
Autour des faisceaux consulaires?

Les travaux, les hivers et l'ardeur des étés
Avaient-ils sur leur front mieux gravé leurs services,
Et leurs pleurs en coulant se sont-ils arrêtés
Dans de plus nobles cicatrices?

Non, guerriers, non, jamais, mânes victorieux,
Jamais, fiers défenseurs des libertés publiques,
Rome ne se couvrit, pour vos vertus antiques,
D'un deuil plus unanime et plus religieux.
Non, non, sur vos tombeaux, Rome, la vieille Rome,
N'offrit pas dans sa gloire un spectacle plus grand
Que ce concours sacré d'un peuple entier pleurant,
Pleurant la perte d'un seul homme!

Reçois, ô mon pays, ce tribut mérité!
France, de quel orgueil mon cœur a palpité

En t'adressant ces vers sous les ombrages sombres
Qui couronnent le Celius,
Au pied du Palatin, devant les grandes ombres
Des Camille et de Tullius.

Et toi, qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure,
De guerriers, d'orateurs, toi, généreux essaim,
Qui sens fermenter dans ton sein
Les germes dévorans de ta gloire future,
Penché sur le cercueil que tes bras ont porté,
De ta reconnaissance offre l'exemple au monde :
Honorer la vertu, c'est la rendre féconde,
Et la vertu produit la liberté.

Prépare son triomphe en lui restant fidèle.
Des préjugés vieillis les autels sont usés;

Il faut un nouveau culte à cette ardeur nouvelle
    Dont les esprits sont embrasés.
Vainement contre lui l'ignorance conspire.
Que cette liberté qui règne par les lois
Soit la religion des peuples et des rois.
Pour la mieux consacrer on devait la proscrire;
Sa palme, qui renaît, croît sous les coups mortels;
Elle eut son fanatisme, elle touche au martyre,
    Un jour elle aura ses autels.

Le verrai-je ce jour, où sans intolérance
Son culte relevé protégera la France?
O champs de Pressagni, fleuve heureux, doux coteaux,
Alors, peut-être, alors mon humble sépulture
    Se cachera sous les rameaux
Où souvent, quand mes pas erraient à l'aventure,

Mes vers inachevés ont mêlé leur murmure
Au bruit de la rame et des eaux.

Mais si le tems m'épargne, et si la Mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir cette lyre vieillie;
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
Des sons dans ma voix affaiblie;
Et cette Liberté, que je chantai toujours,
Redemandant une hymne à ma veine glacée,
Aura ma dernière pensée
Comme elle eut mes premiers amours.

SIXIÈME

MESSÉNIENNE.

SIXIÈME MESSÉNIENNE.

ADIEUX A ROME.

L'airain avait sonné l'hymne pieux du soir.
Sur Saint Jean de Latran, où cessait la prière,
La lune répandait sa paisible lumière :
Au milieu du Forum, triste, j'allai m'asseoir.
J'admirais ses débris, ses longs portiques sombres,
Et dans ce jour douteux, par leur masse arrêté,
Tous ces grands monumens empruntaient de leurs ombres
Plus de grandeur encore et plus de majesté :
Comme l'objet absent, qu'un regret nous rappelle,
Reçoit du souvenir une beauté nouvelle.
Mon luth, long-tems muet, préluda dans mes mains,

Et sur l'air grave et doux dont le chant se marie
Aux accens inspirés des poètes romains,
Cet adieu s'échappa de mon ame attendrie :

« Rome, pour la dernière fois
« Je parcours ta funèbre enceinte :
« Inspire les chants dont ma voix
« Va saluer ta gloire éteinte ;
« Luis dans mes vers, astre éclipsé
« Dont la splendeur fut sans rivale ;
« Ombre éclatante du passé,
« Le présent n'a rien qui t'égale !

« Tout doit mourir, tout doit changer :
« La grandeur s'élève et succombe.
« Un culte même est passager ;
« Il souffre, persécute et tombe.

« Tu brillais de ce double éclat,
« Et tu n'as pas fait plus d'esclaves
« Avec la toge du sénat,
« Que sous la pourpre des conclaves.

« Du sang de tes premiers soutiens
« Cette colline est arrosée ;
« Le sang de tes héros chrétiens
« Rougit encor le Colisée.
« A travers ces deux souvenirs
« Tu m'apparais, pâle et flétrie,
« Entre les palmes des martyrs
« Et les lauriers de la patrie.

« Que tes grands noms, que tes exploits,

« Tes souvenirs de tous les âges,
« Viennent se confondre sans choix
« Dans mes regrets et mes hommages,
« Comme ces temples abattus,
« Comme les tombeaux et les ombres
« De tes Césars, de tes Brutus,
« Se confondent dans tes décombres.

« Adieu, Forum, que Cicéron
« Remplit encor de sa mémoire!
« Ici chaque pierre a son nom,
« Ici, chaque débris sa gloire.
« Je passe, et mes pieds ont foulé
« Dans ce tombeau, d'où sortit Rome,
« Les restes d'un dieu mutilé,
« Ou la poussière d'un grand homme.

« Adieu, vallon frais, où Numa
« Consultait sa nymphe chérie!
« J'entends le ruisseau qu'il aima
« Murmurer le nom d'Egérie.
« Son eau coule encor; mais les rois,
« Que séduit une autre déesse,
« Ne viennent plus chercher des lois
« Où Numa puisait la sagesse.

« Temple, dont l'Olympe exilé
« A fui la majesté déserte,
« Panthéon, ce ciel étoilé
« Achève ta voûte entr'ouverte;
« Et ses feux, du haut de l'Ether,
« Cherchant tes dieux dans ton enceinte,
« Vont sur l'autel de Jupiter
« Mourir au pied de la croix sainte.

« Qui t'éleva, dôme éternel,
« Du Panthéon céleste frère?
« Si tu fus l'œuvre d'un mortel,
« Les arts ont aussi leur Homère;
« Et du génie en ce saint lieu
« Je sens l'invisible présence,
« Comme je sens celle du Dieu
« Qui remplit ta coupole immense.

« Je vous revois, parvis sacrés *
« Qu'un poète a rendus célèbres!
« Je foule les noms ignorés
« Qui chargent vos pavés funèbres,
« Et de tous ces tombeaux obscurs
« Le marbre, qui tient tant de place,

* L'église et le couvent de Saint-Onuphre où mourut le Tasse.

« Laisse à peine un coin dans vos murs
« Pour la cendre et le nom du Tasse!

« Cloître désert, sous tes arceaux
« Mourut l'amant d'Eléonore,
« Près du chêne dont les rameaux
« Devaient pour lui verdir encore.
« Avant l'âge ainsi meurt Byron;
« Un même trépas les immole :
« L'un tombe au seuil du Parthénon,
« Et l'autre au pied du Capitole......

Je les pleurais tous deux, et je sentis ma voix
Mourir avec leurs noms sur mes lèvres tremblantes;
Je sentis les accords s'affaiblir sous mes doigts,
Pareils au bruit plaintif, aux notes expirantes,

Qui se perdent dans l'air, quand du *Miserere*
Les sons au Vatican s'éteignent par degré.
Jaloux pour mon pays, je cherchais en silence
Quels noms il opposait à ces noms immortels :
Il m'apparaît alors, celui dont l'éloquence
Des demi-dieux romains releva les autels ;
Le Sophocle français, l'orgueil de sa patrie,
L'égal de ses héros, celui qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.
Emu d'un saint respect, je l'admire et m'écrie :

« Chantre de ces guerriers fameux,
« Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
« Tu n'as pas habité comme eux
« Cette Rome, où tu devais naître ;
« Mais les dieux t'avaient au berceau
« Révélé sa grandeur passée,

« Et, sans fléchir sous ton fardeau,
« Tu la portais dans ta pensée!

« Ah! tu dois errer sur ces bords
« Où le Tibre te rend hommage!
« Viens converser avec les morts
« Dont ta main retraça l'image.
« Viens, et, ranimés pour te voir,
« Ils vont se lever sur tes traces;
« Viens, grand Corneille, viens t'asseoir
« Au pied du tombeau des Horaces!

« De quel noble frémissement
« L'orgueil doit agiter ton ame,
« Lorsque sur ce froid monument
« De tes vers tu répands la flamme!

« Il tremble, et dans son sein profond
« J'entends murmurer sous la terre
« Deux fils morts, dont la voix répond
« Au *qu'il mourût* de leur vieux père.

« Beau comme ces marbres vivans
« Dont l'art enfanta les merveilles,
« Ton front vaste abandonne aux vents
« Ses cheveux blanchis par les veilles;
« Et quand les fils de Romulus
« Autour de toi couvrent ces plaines,
« Je crois voir un Romain de plus
« Évoquant les ombres romaines.

« Je pars, mais ces morts me suivront:
« Ta muse a soufflé sur leur cendre.

« En renaissant, ils grandiront
« Dans tes vers qui vont me les rendre ;
« Et l'airain, qui vainqueur du tems
« Jusqu'aux cieux porta leurs images,
« Les plaça sur des monumens
« Moins sublimes que tes ouvrages! »

SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

SEPTIÈME MESSÉNIENNE.

PROMENADE AU LIDO.

Venise.

Arrête, gondolier; que ta barque un moment
Cesse de fendre les lagunes;
L'essor qu'elle a reçu va mourir lentement
Sur les sables noirs de ces dunes.
Gondolier, je reviens : je viens dans un moment

Prêter l'oreille aux infortunes
De Clorinde et de son amant.

Souvent un étranger qui parcourait ces rives
Prit plaisir aux accords de vos stances plaintives.
Je veux voir si ces lieux déserts
Ont gardé de lui quelque trace ;
Car il aima, souffrit, chanta comme le Tasse,
Dont tu viens de chanter les vers...

Lido, triste rivage! ô mer, plus triste encore,
Qui frémissais d'amour, quand tes flots empressés
S'entr'ouvraient pour l'anneau tombant du Bucentaure:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

Rialto n'entend plus le chant des barcaroles :

Adieu la soie et l'or mollement enlacés,
Qui tombaient en festons sur le fer des gondoles :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés !

En vain du maronnier les fleurs et le feuillage
Parent de la Brenta les palais délaissés,
La gloire et les amours n'y cherchent plus l'ombrage :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés !

Que de fois dans sa rêverie,
Sur ce bord dont l'écho répète encor son nom,
Alors qu'il errait sans patrie,
Ces souvenirs de deuil ont poursuivi Byron !
Souvenirs où son cœur, abreuvé d'amertume,
Trouvait dans ses ennuis de douloureux appas,

Tandis que le coursier, qu'il blanchissait d'écume,
Faisait jaillir le sable où s'imprimaient ses pas.

O ciel ! la voilà donc, cette beauté si fière
Qu'adoraient, en tremblant, les peuples asservis,
Le jour qu'un empereur, dans ses sacrés parvis,
Sous les pieds d'un pontife a baisé la poussière !
Des siècles, pour grandir; pour mourir, des instans :
Tels furent ses destins ; sa longue décadence
D'une lutte sans fin n'a point lassé le tems :
Un peuple a tout perdu s'il perd l'indépendance.

C'est en vain que Venise a revu ces coursiers
Attelés si long-tems au char de notre gloire,
Qui s'est enfin rompu sous le poids des lauriers,
    Usé par trente ans de victoire.

Le lion dans les fers en vain menace encor;
Il ne secoûra plus sa crinière sanglante,
Et ses ailes d'airain ne prendront plus l'essor
Pour suspendre au retour, sous la coupole d'or,
Les drapeaux conquis à Lépante.

Non, Venise n'est plus : ses tranquilles tyrans
Marchent, la tête haute, entre les deux géans
Qui virent de ses chefs le courroux tutélaire
Frapper les cheveux blancs qu'elle avait révérés,
Quand la hache des lois, de degrés en degrés,
Fit bondir d'un tyran la tête octogénaire.

Où sont donc ses héros? où sont-ils? Sous ta main,
Qui touche leurs froides reliques.
Où sont-ils? Cherche-les, au seuil de ces portiques,
Dans l'immobilité d'un simulacre vain,

Dans ces marbres debout sur des tombeaux gothiques...
Ses héros aujourd'hui sont de marbre et d'airain.

Que dis-je? de leurs yeux l'éclair encor s'élance :
Ils respirent encor sur ces murs où Palma,
Où du fier Tintoret la main les anima.
Le pinceau du Bassan fait parler leur silence.
Vous vivez, Lorédan, Bembo, Contarini,
Vous vivez sur la toile, où le croissant puni
Livre ses crins captifs à vos pieux courages.
Vous ne pouvez mourir... les morts sont vos enfans,
Les morts sont les guerriers qui peuplent ces rivages,
Et passent devant vos images
Sans s'affranchir de leurs tyrans.

Père de tous les biens, l'amour de la patrie

Fonde seul la grandeur d'un peuple à son berceau;
Il fit régner Venise, et Venise flétrie
Le jour qu'il expira dut le suivre au tombeau.
Sa grandeur s'écoula comme le flot qui roule,
Sans laisser à mes pieds de trace sur ce bord.
Ils dorment, ses vengeurs, comme le flot qui dort
Dans ses canaux déserts où le marbre s'écroule....

Les Grecs aussi dormaient; ils se sont réveillés!
Ils ont levé leurs bras si long-tems immobiles.
Leurs glaives, si long-tems rouillés,
Brillent du même éclat qu'au jour des Thermopyles.
Fiers, quand ils ont péri, d'un trépas glorieux,
Les Grecs, le front levé, regardent leurs aïeux;
Et tout couverts d'un sang qui lave tant d'injures,
Quand ils montrent du doigt leurs corps percés de coups,

Léonidas recule en comptant leurs blessures,
Et Thémistocle en est jaloux.

La république est opprimée;
Et vous aussi, réveillez-vous,
Guerriers, dont la main désarmée
Languit sans force et sans courroux!
Fils de saint Marc, réveillez-vous;
Qu'un peuple devienne une armée.
Saint Marc! gloire et Saint Marc!.. à ce cri répété
Le lion a rugi, du beffroi qui résonne
L'airain pieux s'est agité :
Courez, obéissez au signal qu'il vous donne;
Frappez, il vous appelle, il sonne
Les vêpres de la liberté!

« Des armes! » dites-vous?.. Vos tyrans ont des armes :

Osez les leur ravir. Forcez vos arsenaux,
Reprenez ces poignards, ces glaives, ces drapeaux,
Que Zara, que Bisance arrosa de ses larmes.
Reprenez-les pour conquérir
Ces lois, de tout grand peuple uniques souveraines!
Reprenez-les pour secourir
Et pour imiter les Hellènes!
Reprenez-les pour vaincre...; et fût-ce pour mourir,
Il seront moins lourds que vos chaînes.

Vainqueurs, sauvez les Grecs!.. Vous manquez de vaisseaux!..
Venise traîne encor son linceul en lambeaux :
Comme une voile immense, eh bien! qu'il se déploie
Au faîte de ses tours qui nagent sur les eaux,
A ses flèches de marbre, aux pointes des crénaux

Où volent ces oiseaux de proie !
Venise avec ses tours et ses palais mouvans,
Ses temples que la mer balance,
Va flotter, va voguer, conduite par les vents,
Aux bords où pour les Grecs le passé recommence.
Partez ! et puisse-t-elle, aux flots s'abandonnant,
Refleurir près d'Athène à sa splendeur rendue,
Et recouvrer en la donnant
La liberté qu'elle a perdue !

Tais-toi, muse, tais-toi ! le sommeil de la mort
Pèse encor sur ce peuple et ferme son oreille.
En voulant réveiller cet esclave qui dort,
Crains pour toi l'oppresseur qui veille.
Dans ces murs, où souvent un seul mot répété
A provoqué des DIX la rigueur ténébreuse,

La tyrannie est ombrageuse,
Comme autrefois la liberté...

Gondolier, je reviens; en fendant les lagunes,
Rends à ton noir esquif son doux balancement,
Et chante-moi les infortunes
De Clorinde et de son amant.

ÉPILOGUE.

De l'antique élégie, allez, filles nouvelles,
Vous, dont la voix chanta la liberté
Sur les ruines éternelles
Où de son ombre encor plane la majesté.
Allez, hâtez-vous, le tems presse :
Ce fanatisme ardent qui menace nos droits,
Il marche, il court, il peut vous gagner de vitesse,
En frappant la pensée avec le fer des lois.

Que si je n'avais craint de vous voir prisonnières,
Deux compagnes auraient encor,

Pour s'unir à vos chants, retardé votre essor ;
Allez ; peut-être, hélas! serez-vous les dernières!

Célébrez l'Italie ; ah! qui verra jamais
L'azur de son beau ciel sans vanter ses attraits?
Qui ne cède aux transports d'une lyrique audace
Sur ces bords que les dieux se plaisaient à fouler,
Où des mêmes zéphyrs qui parfumaient leur trace
Le souffle harmonieux semble encore exhaler
Les sons du luth divin de Virgile et d'Horace.

Mais sur ces bords charmans caressés par les mers,
Sur ces tombeaux romains que la mousse a couverts,
Comme aux lieux où Venise expire,
L'esclavage hideux s'entoure de déserts.
Au murmure éternel des eaux et du Zéphire
Il mêle, en gémissant, le bruit sourd de ses fers,
Et son haleine impure aux parfums qu'on respire.

Dans quelque doux climat qu'on se veuille exiler,
On trouve donc partout des tyrans à maudire,
Et des peuples à consoler?

Filles de l'antique élégie,
Que n'avez-vous ses plaintives douceurs,
Ses élans inspirés, sa brûlante énergie!...
Mais avant que des oppresseurs
Etouffent sous les lois la vérité muette,
Vous leur pouvez du moins prédire leur défaite :
Eh bien! ils tomberont, ces amans de la nuit.
La force comprimée est celle qui détruit;
C'est quand il est captif dans un nuage sombre,
Que le tonnerre éclate et luit;
Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre.

NOTES.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Le but de ces notes est surtout d'esquisser quelques souvenirs du voyage poétique de M. Casimir Delavigne, tels qu'ils ont pu être recueillis par l'éditeur dans de simples communications verbales. Nous ne saurions prétendre leur donner l'importance des observations que le quatrième chant du *Pélerinage de Childe-Harold* suggéra à M. Hobhouse; mais nous profiterons quelquefois des indications de cet habile annotateur, car les mêmes lieux, parcourus par les deux poètes, ont dû leur inspirer plus d'une fois les mêmes images, et il en pourra ressortir de curieux rapprochemens; comme aussi

les mêmes situations ont parfois produit en eux des sensations différentes, que nous aimerons à faire contraster par quelques citations de *Childe-Harold* et des autres poésies de lord Byron.

NOTES

DE LA

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.



NOTES

DE LA

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

Adieu, patrie! adieu, patrie!

« *Child-Harold* had a mother not forgot,
« Though parting from that mother he did shun,
« A sister whom he loved, etc.

Lord Byron se peint dans *Childe-Harold* comme un exilé volontaire qui quitte sans regret sa terre natale, sa famille, et tout ce qu'il a aimé. Cependant, à peine a-t-il un pied sur le navire qui va l'entraîner loin de l'Angleterre, à peine le vent souffle, qu'il éprouve malgré lui cette rêveuse tristesse, première sensation de l'absence. Il sent le besoin de se consoler par la

Muse, lui qui se vante de partir avec joie; il saisit sa lyre, et compose un champ d'adieu :

Adieu, adieu, my native Shore!

XII.

« Les voiles sont déployées et s'arrondissent au souffle d'un vent favorable, qui, d'accord avec lui, semble charmé de le transporter loin des lieux qui l'ont vu naître. Les rochers blanchâtres s'évanouissent rapidement à ses yeux, et sont perdus au milieu de l'écume que les vagues soulèvent. Peut-être qu'alors il se repentit d'avoir voulu errer au loin; mais cette pensée silencieuse resta ensevelie dans son sein; ses lèvres ne laissèrent échapper aucune plainte, tandis que les autres passagers répandaient des larmes indignes d'un mâle courage, et accusaient les vents, sourds à leurs regrets.

XIII.

« Mais, au moment où le soleil se dérobait sous les flots, il prit sa harpe qu'il faisait parfois résonner pour en tirer des accords sans art, lorsqu'il croyait n'être pas écouté par des témoins indiscrets. Ses doigts

errent négligemment sur l'instrument mélodieux, pour préluder à ses chants dans le sombre crépuscule.

« Le vaisseau volait avec ses blanches ailes; les rivages fuyaient derrière lui. Childe-Harold fit entendre son dernier adieu :

1.

« Adieu! adieu! Ma terre natale disparaît au loin sur l'onde azurée; les vents de la nuit soupirent, les vagues mugissent, et la sauvage mouette pousse ses cris; nous suivons dans sa fuite ce soleil qui va se coucher dans le palais de l'Océan. Adieu, pour un temps, à lui et à toi : ô ma terre natale, adieu!

2.

« Encore quelques heures, et il se lèvera pour donner naissance au matin; je saluerai de nouveau la mer et les cieux, mais non ma terre natale. Mon vieux château est désert, le foyer est solitaire, les ronces sauvages vont s'amasser sur les murs, mon chien hurle sur le seuil de la porte.

3.

« Approche, approche, mon petit page. Pourquoi

pleurer et gémir? crains-tu la fureur des vagues? est-ce le vent qui te fait trembler? Va, sèche les larmes qui coulent de tes yeux; notre vaisseau est fort et agile; à peine si le plus rapide de nos faucons pourrait voler aussi vite que lui.

4.

« Que le vent souffle avec violence, que les vagues se soulèvent : je ne crains ni le vent ni les vagues; mais ne soyez pas surpris, sir Childe, que je sois affligé : je m'éloigne d'un père et d'une mère que j'aime; je n'ai qu'eux, vous et celui qui est là haut.

5.

« Mon père me donna sa bénédiction affectueuse, sans se plaindre beaucoup; mais ma mère va soupirer amèrement jusqu'à mon retour. — C'est assez, mon petit ami, c'est assez : les pleurs conviennent à tes yeux; si j'avais ton innocence, les miens en répandraient aussi.

6.

« Approche, approche, mon brave serviteur : pourquoi es-tu si pâle? redoutes-tu quelque ennemi fran-

çais? ou est-ce la brise qui te fait frissonner?—Pouvez-vous croire, sir Childe, que j'aie peur de la mort? Je n'ai pas une ame si timide; mais la pensée d'une épouse absente fait pâlir un époux fidèle.

7.

« Ma femme et mon enfant habitent non loin de votre château, sur les bords du lac; lorsqu'ils me demanderont, que répondra leur mère?— C'est assez, mon brave serviteur; qui pourrait blâmer ta tristesse? Mais moi, dont l'humeur est plus légère, je ris en m'éloignant.

8.

« Qui peut se fier aux soupirs d'une épouse ou d'une amante? De nouvelles amours sécheront bientôt ces yeux que nous avons vus naguère baignés de pleurs. Ce n'est pas le regret des plaisirs passés qui m'afflige, ni les dangers qui peuvent nous menacer; ma plus grande douleur est de ne rien laisser, derrière moi, qui réclame une larme.

9.

« Et maintenant qu'entouré d'une mer sans bornes

je me trouve seul dans le monde, irai-je soupirer pour les autres, quand personne ne soupirera pour moi? Peut-être mon chien gémira-t-il de mon absence, jusqu'à ce qu'une main étrangère vienne le nourrir; mais au bout de quelque temps, si je revenais dans ma patrie, il s'élancerait sur moi pour me mordre.

10.

« Je fuis gaiement avec toi sur l'onde écumeuse, ô mon vaisseau rapide! Peu m'importe dans quelle contrée tu me feras aborder, pourvu que ce ne soit pas dans la mienne. Salut, vagues azurées! et lorsque je serai loin de l'Océan, salut, déserts et grottes des montagnes! O ma terre natale, adieu! »

Avec d'autres idées, dans la même situation, le poète des *Messéniennes* adresse à la France des adieux plus tendres, et ne cherche point à lutter contre cette première sensation mélancolique du voyage. Nous lui avons ouï raconter que, lorsque le brick napolitain sur lequel il était embarqué leva l'ancre, il entendit un jeune matelot chanter un air touchant d'Italie, que M. Delavigne a heureusement retenu; il associa même alors aux notes de cet air les paroles d'une ballade à peu près

improvisée, comme pour traduire la pensée supposée du chanteur. Nous croyons qu'on nous saura gré de conserver ici cette ballade, quoique l'auteur n'y trouve que le mérite de la naïveté :

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Provence, adieu!

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Mon père, adieu!

La vieille Hélène
Se confîra
Dans sa neuvaine,
Et dormira.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Hélène, adieu!

Ma sœur se lève,
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve :
« Il reviendra!
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Ma sœur, adieu!

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Isaure, adieu!

Brise ennemie,
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Bonheur, adieu!

NOTE II.

Il tombe, ce *mistral* dont le souffle glacé, etc.

On donne le nom de *Mistral* à ce vent de nord-ouest qui souffle si fréquemment en Provence. Le Mistral est d'une violence extrême. Il refroidit rapidement l'atmosphère, même aux jours les plus brûlans du mois d'août. Le peuple, qui, dans son langage souvent énergique, aime les personnifications, raconte volon-

tiers des exemples de l'impétuosité effrayante du Mistral : l'histoire des arbres déracinés par lui, des cheminées qu'il fait voler dans les airs, des cavaliers qu'il enlève de la selle de leurs chevaux, etc. Il faut rendre aussi au Mistral la justice qui lui est due : son souffle vient souvent purifier l'atmosphère des jours d'été, dispersant au loin les émanations fétides, chassant les nuées de sauterelles, et faisant la guerre à ces armées innombrables de moucherons qui rappellent à la Provence les plaies de l'Égypte.

NOTE III.

O toi, des Phocéens brillante colonie! etc.

Ce port, où le pacha d'Égypte obtient la permission de faire construire les frégates destinées à combattre la Grèce, et peut-être, espérons-le, à susciter de nouveaux Canaris, ce port fut fondé par une colonie phocéenne. Marseille moderne se souvient quelquefois de cette noble origine, et les intérêts commerciaux n'y étouffent pas toujours les sentimens généreux. Les Hellènes malheureux ont trouvé dans ses citoyens des frères et des défenseurs.

Marseille peut être citée comme une des villes les plus

belles de l'Europe. Voici le tableau qu'en trace un écrivain (M. Thiers) que la Provence a vu naître, et dont elle ne saurait oublier le nom si souvent cité avec honneur :

« C'est en arrivant à Aix qu'on peut se faire une idée de cette terre si belle dans son aridité même. C'est en parvenant surtout aux dernières hauteurs qui renferment Marseille, qu'on est saisi subitement d'un spectacle magnifique, dont tous les voyageurs ont retenu le souvenir, et qui, enflammant Joseph Vernet, lui révéla son génie et sa vocation. Deux grandes chaînes de rochers s'entr'ouvrent, embrassent un vaste espace, et, se prolongeant dans la mer, viennent expirer très avant dans les flots. Marseille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque, arrivant du nord, on parvient sur la première chaîne, on aperçoit tout à coup ce bassin immense; et son étendue, son éblouissante clarté, vous saisissent d'abord. Bientôt après on est frappé de la forme du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux croupes arrondies, à la parure si riche et si verdoyante des bords de la Saône et de la Garonne.

« Une masse immense de calcaire gris et azuré forme la première enceinte.

« Des bancs moins élevés s'en détachent, et, se ramifiant dans la plaine, composent un sol inégal et extrêmement varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, qui forment d'élégans parasols d'un vert sombre et presque noir. Des oliviers au vert pâle, à la taille moyenne, descendent le long des coteaux, et contrastent, par leur pâleur et leur petite masse arrondie, avec la stature élancée et le superbe dôme des pins. A leur pied croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. C'est la sauge piquante et le thym odorant qui, foulés aux pieds, répandent un parfum si doux et si fort. Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un coteau long et fuyant, se montre de profil; et sa silhouette, tantôt cachée dans la vapeur, tantôt apparaissant entre les ondulations du sol, vient se terminer dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean. Au couchant enfin s'étend la Méditerranée, qui pousse dans les terres des lames argentées, la Méditerranée, avec les îles de Pomègue et de Ratoneau, avec le château d'If, avec ses flots tantôt calmes ou agités, éclatans ou sombres, et son horizon immense où l'œil revient et erre sans cesse en décrivant des arcs de cercle éternels.

« C'est sous ces beaux pins, rendant un murmure si

doux et si sonore, et dans ces innombrables maisons de campagne, que les Marseillais viennent tous les dimanches fuir le mouvement des quais, les disputes avec la douane et les propositions des courtiers. Des têtes d'arbres dépouillés de feuilles surmontent les beaux dômes de chaque pinède, et étalent en l'air leurs branches nues. C'est là que la grive vient se poser en automne, poursuivie par les chasseurs, et qu'elle succombe sans pouvoir satisfaire à leur multitude.

« Le sol marseillais est peu abondant en gibier; car il est presque tout habité, et il est couvert d'une population immense qui s'en échappe tous les dimanches, le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos.

« L'importance de Marseille dans le midi, et du midi dans la France; les mouvemens dont elle a été agitée, ses communications avec l'Orient, et son fameux commerce du Levant, en font une des villes les plus intéressantes de France, et celle dont il importe le plus de donner une connaissance exacte. »

NOTE IV.

Je les brave, tes flots, je ris de leur courroux;
J'aime à sentir dans l'air leur mordante amertume.

Ils viennent, et, de loin soulevant leur écume,
A la proue élancés, ils bondissent vers nous.

Awaking with a start,
The waters heave around me, etc.

....

Once more upon the waters. Yet once more
And the waves bound beneath me as a steed
That knows his rider. Welcome to their roar!
Swift be their guìdance, etc.

CHILD-HAROLD.

« S'éveillant comme en sursaut, les vagues se soulèvent autour de moi, etc.

....

Encore une fois sur les ondes, encore une fois les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Bienvenue soit leur mugissante voix! etc. »

NOTE V.

Mais ce cap, c'est la France; elle aura fui demain...
Je l'entends demander, d'une voix douce et fière,
Sur quels bords, dans quels champs en lauriers plus féconds,
Ma muse va chercher des débris et des noms?

Childe-Harold exprime un sentiment analogue; mais pour s'y livrer un moment, il a besoin de secouer

violemment sa misantropie chagrine, après avoir vanté son indifférence.

Yet I was born where men are proud to be.

«Cependant je suis né dans un pays où les hommes sont fiers de naître, et non sans cause,— l'île de la sagesse et de la liberté !

....

Peut-être je l'aimais, et si je laisse mes cendres dans une terre étrangère, mon ame y reviendra..., si l'ame séparée du corps peut se choisir un sanctuaire, etc. »

NOTE VI.

Elle étale au midi ses monumens romains, etc.

Marseille est une ville toute moderne, sans autre illustration que son site, sa mer et son origine : les monumens du Midi sont à Nîmes, où une population industrieuse et active élève des manufactures, se bâtit des maisons commodes, et perce des rues élégantes autour de la Maison-Carrée, du Temple de Diane et du monument colossal des Arènes. Ils sont à Arles, ville impériale, puis républicaine, aujourd'hui découronnée, aujourd'hui privée de ses priviléges libres, où une population généralement oisive, indifférente et découragée, reprend un peu de vie depuis quelques

années, et commence à connaître le prix de ses imposantes ruines, rivales de celles de Nîmes.

Les amphithéâtres ou Arènes de Nîmes et d'Arles ne le cèdent en grandeur qu'au Colisée.

Les Arènes, où trente mille spectateurs pouvaient assister aux fêtes sanglantes des triomphes romains, sont bâties en pierres de taille, percées de soixante arcades, enrichies de pilastres, de bas-reliefs, de colonnes, de frontons, etc. On y remarque deux ordres d'architectures, le Dorique et le Corinthien, etc.

L'amphithéâtre de Nîmes, entièrement déblayé, sert quelquefois au spectacle de la course des taureaux. Les travaux du déblaiement de l'amphithéâtre d'Arles sont très avancés.*

On croit que la Maison-Carrée de Nîmes fut un temple érigé en l'honneur des fils d'Agrippa. C'est sans contredit un monument qui n'a d'égal que dans Athènes, mais dans Athènes antique; car le Parthénon et le temple de Thésée ont subi les mutilations succes-

---

* On les doit aux nombreux sacrifices et surtout au zèle si éclairé de M. le baron Laugier de Chartrouse, maire de la ville d'Arles, amateur passionné de tout ce qui tient aux sciences et aux arts.

sives du temps, des barbares et des amateurs avides, non moins cruels que les barbares. La Maison-Carrée est entière avec ses hautes colonnes d'ordre corinthien, ses frises et ses corniches d'un travail exquis, son péristyle, ses pilastres. On prétend que Louis XIV, partageant l'admiration de Mansard pour cet édifice, qu'il fit réparer, avait conçu le projet de le faire transporter à Paris. Mansard avait dit qu'il méritait d'y être envoyé dans une grande boîte d'or. Cependant la Maison-Carrée faillit avoir son Elgin, avec cette différence que le lord écossais a spolié les temples d'Athènes au profit du Musée de Londres, tandis que le spoliateur auquel nous le comparons, peut-être à tort, dégradait la Maison-Carrée pour faire plaisir à ses palefreniers. On prétend qu'en 1670, le marquis Félix Bruyes de Saint-Chaptes avait acheté ce temple pour en faire une écurie. Ses charretiers trouvant les colonnes du péristyle trop rapprochées, il s'empressa d'en faire briser les cannelures pour faciliter le passage des fumiers.

Le temple de Diane n'est plus qu'une ruine; Nîmes possède encore le temple d'Auguste, la tour Magne et sa délicieuse fontaine, digne des pompes champêtres de Versailles.

Le pont du Gard (ou du Gardon) est à trois lieues de Nîmes. Le Gardon charrie la poudre d'or du Pactole; mais il la fait payer cher par le ravage de ses inondations fréquentes. C'est pour joindre deux montagnes séparées par le Gardon, que les Romains élevèrent le triple pont du Gard, dont l'étonnante architecture se compose de trois rangs d'arcades superposées à plein cintre d'ordre toscan. Les arcades supérieures étaient un aqueduc qui conduisait à Nîmes les eaux de la fontaine d'Aure. Du sommet de ce pont, on admire une belle vallée; mais on rêve surtout à la grandeur de cette Rome qui dotait ses colonies de si imposantes constructions d'utilité publique. Le pont du Gard a près de cent cinquante pieds d'élévation.

NOTE VII.

Elle me montre au nord ses murs irréguliers,
Et leurs clochers pieux sortant d'un noir feuillage.

Le poète fait plus particulièrement allusion à la Normandie, où il est né ; de cette province si belle par son sol, si riche par sa culture ; non moins glorieuse de la magnificence de ses monumens gothiques que de ses manufactures, que l'industrie y multiplie chaque année.

La Normandie fut le berceau des premiers ménestrels; et l'Angleterre, conquise par Guillaume le Bâtard, lui doit ses plus illustres chevaliers et sa littérature romantique.

NOTE VIII.

Quel parfum de patrie apporte ce vent frais!

Lord Byron a dit:

Thy breeze
.... How it fans my face
The very wind feels native to my veins.

« Comme ta brise rafraîchit doucement mon visage; le vent lui-même fait éprouver à mon sang une émotion de patrie. » (Quelque chose de *natal.*)

Ces vers sont dans les deux FOSCARI, pièce où Byron a peint un jeune Vénitien qui a conçu pour le sol natal une espèce de passion, et qui meurt martyr de cet amour.

NOTE IX.

Que la patrie est belle, au moment qu'on la quitte!

Lord Byron a exprimé ce sentiment dans son *Don Juan,* mais avec cette affectation de moquerie qui dépare souvent ce poëme, si riche d'ailleurs de poésie.

I can't but say it is an awkward sight
To see one's native land receding through
The growing waters; it unmans one quite
Especially when life is rather new.

DON JUAN, ch. II.

« Je ne puis nier que c'est une chose singulière de voir la terre natale s'éloigner à travers les ondes qui se soulèvent; cette vue-là vous énerve, surtout quand la vie est encore nouvelle. »

NOTE X.

Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues ?
Leur pied se perd sous l'onde, et leur front dans les nues !
C'est la Corse... O destin ! faible enfant sur ces bords,
Sujet à sa naissance...

La grande image de Napoléon, dans sa fortune diverse, venait souvent se placer dans l'*Horizon poétique* de Byron : il a aussi adressé une invocation à l'île de Corse.

Thou isle to be remembered long and well
That saw'st the unfledged eaglet chip his shell.

« O toi ! île qui seras consacrée par un long et profond souvenir, tu vis le jeune aiglon briser sa coquille. »

Nous dirions en français *essayer ses ailes*. Chaque langue a ses figures, dont le sens se traduit, mais non la couleur épique.

NOTE XI.

Il s'élance des mers......................................
Une île pour berceau, pour asyle et pour tombe.

Les trois îles de Corse, d'Elbe et de Ste-Hélène, sont rappelées par ce vers, qui comprend toute la vie de Napoléon. Le poète raconte qu'il fut frappé de l'air de grave mystère avec lequel un matelot, s'approchant de lui en devinant sa curiosité à l'aspect de l'île de Corse, dit : Voilà l'île de Corse ! c'est là qu'*il* est né ! et puis, se tournant vers l'île d'Elbe : c'est là qu'*il* était. Cet *il* lui suffisait pour désigner l'homme extraordinaire, et son exil de dix mois. L'emploi du simple pronom *il* est remarquable chez les peuples du midi, si prodigues de phrases et d'épithètes.

NOTE XII.

France, France, voilà ton maître !
Louis, voilà ton héritier !

M. de Châteaubriand a aussi renfermé dans quelques lignes toute l'histoire de la prodigieuse fortune

de Napoléon : *voyez* le recueil des *Discours politiques* du noble pair, publiés pour la première fois dans les *OEuvres complètes*.

NOTE XIII.

Et l'aigle, qui, tombant aux pieds du léopard,
Change en grand capitaine un héros de hasard,
Illustre aussi vingt rois, dont la gloire muette
N'eût jamais retenti chez la postérité;
Et d'une part dans sa défaite,
Il fait à chacun d'eux une immortalité.

Whose were the hands that enslaved him?
Hands which had weakly withstood him;
Nations which, while they had often times braved him,
Never till now had subdued him!
Monarchs, who oft to his clemency stooping,
Received back their crowns from the plunder of war.
The vanquisher vanquished, the eagle now drooping
Would quench with his sterness the ray of his star.

BYRON, *ode à l'île Sainte-Hélène*.

« Quels étaient les bras qui l'enchaînèrent? Des bras qui n'avaient que faiblement résisté aux siens; des nations qui l'avaient plusieurs fois bravé, mais qui n'avaient jamais pu le

vaincre; des monarques qui, souvent courbés devant sa clémence, recevaient de lui leurs couronnes qui faisaient partie des dépouilles de la guerre. Le vainqueur enfin est vaincu, l'aigle tombe de son vol audacieux : ils voudraient obscurcir les rayons de sa gloire, en la couvrant de leur ombre terne. »

Cet aveu d'un poète anglais prouve que M. Delavigne ne dit ici rien que de vrai sur la gloire des vainqueurs de Waterloo.

NOTE XIV.

Il versait tant d'éclat sur son peuple séduit,
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit.

Farewell to thee, France, when thy diadem crown'd me
I made thee the gem and the wonder of earth.

« Adieu à toi, France. Lorsque ton diadême couronnait mon front, je faisais de toi le diamant et l'admiration de la terre. »

Byron, *Adieux de Napoléon.*

NOTES

DE LA

DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

Trois Jours de Cristophe Colomb.

NOTES

DE LA

DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

....

....

....

« Un pouvoir nouveau rapprochera les deux hémisphères et rompra la barrière qui les sépare.

« Un temps viendra que les colonnes d'Hercule ne seront qu'une fable méprisée de l'intrépide nautonnier. Ces mers lointaines et encore sans nom, ces empires inconnus, seront célèbres dans votre Europe. Un jour, le plus hardi des vaisseaux parcourra cet océan qui embrasse le monde; vainqueur de tous les obstacles, il mesurera la terre; et, rival du soleil, il visitera tous les lieux que cet astre éclaire dans sa course.

« Du sein de la Ligurie s'élèvera un mortel qui osera, le

premier, affronter le courroux de ces mers inconnues; ni les vents déchaînés, ni l'onde en furie, ni la crainte des dangers qui l'attendent sous de nouveaux cieux, ni mille objets enfin de terreurs et d'alarmes ne pourront étonner son ame intrépide, ni enchaîner son audace.

« Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées; à peine la renommée, dont les yeux sans nombre sont ouverts sur tous les climats, pourra suivre ton vol; à peine ses mille voix pourront chanter une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus; qu'elle vante leurs fabuleux exploits; il suffit pour ta gloire qu'elle effleure les tiens; un seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de l'historien et du poète. »

(*Jérusalem délivrée.*)

NOTE II.

En quarantaine.

Cette Messénienne fut ébauchée dans le port de Naples pendant les loisirs de la quarantaine. Ce fut là que les voyageurs entendirent les premiers accords de cette musique qui est un des charmes laissés à la belle Italie comme en dédommagement de son antique

gloire. Malgré les rigueurs de la surveillance maritime, des guitares furent introduites, par une innocente contrebande, sur le tillac.

Les matelots chantèrent des barcarolles et exécutèrent surtout des airs de tarentelle : bientôt leurs danses animées et leur pantomime amusante devinrent un spectacle caractéristique de cette poétique contrée, où il fut enfin permis aux passagers d'aborder après une attente de cinq jours.

NOTE III.

« En Europe, en Europe. — Espérez. — Plus d'espoir !
« Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »

Le poète n'a fait que traduire ici l'histoire. (Voyez la *Vie de Colomb,* écrite par son fils Ferdinand.)

Améric Vespuce avait ravi à Christophe Colomb l'honneur d'appeler l'Amérique de son nom ; un poète moderne a voulu revendiquer pour un obscur prince gallois du douzième siècle la gloire d'avoir le premier trouvé le chemin du Nouveau Monde : tel est en effet le sujet du poëme de *Madoc,* par le poète lauréat de Georges IV, M. Robert Southey, qui attribue à son héros toutes les aventures de l'illustre Génois, et de

plus celles de Fernand Cortez. C'est Madoc lui-même qui, nouvel Énée, raconte ses guerres et ses hasards sur des mers inconnues.

Il peint d'abord son impatience et celle des matelots devant cette immensité qui se prolonge sans cesse devant eux.

Vient ensuite la sédition, puis un orage, puis enfin cette terre tant désirée. M. Southey est un poète distingué : son *Madoc* offre plusieurs tableaux riches de couleurs locales; et l'auteur du *Voyage historique et littéraire* en Angleterre et en Écosse en a cité un qui est d'une grande poésie.

Samuel Rogers, qui a aussi composé un poëme sur cet objet, a supposé que ses extraits étaient traduits d'un manuscrit espagnol : il a mêlé le merveilleux à cette histoire déjà si merveilleuse de la destinée de Colomb. La simplicité d'un tel sujet en est, selon nous, la véritable grandeur. L'intervention des esprits célestes prive ici le héros d'une partie de son héroïsme. La conspiration des matelots contre Colomb n'avait pas besoin surtout d'être inspirée par l'esprit des ténèbres.

NOTE IV.

Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissans.

La rétractation que Galilée fut obligé de faire de son système est une des plus humiliantes pages de l'histoire des persécutions du génie. M. Delavigne a déjà célébré Galilée dans un autre poëme.

Les sots depuis Adam sont en majorité.
La Divinité même inspire Anaxagore;
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux;
Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil, par sa marche, il la rend tributaire...
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?

Épître à MM. de l'Académie française.

E pur si muove, s'écriait le prisonnier de l'inquisition.

NOTE V.

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau.......

C'est ici le sujet d'un long poëme de Joel Barlow, américain, qui, en 1787, dédia son ouvrage à Louis XVI. (*La Vision de Colomb*).

NOTE VI.

Le Cacique étendu sur un brasier brûlant.

Guatimozin, qu'on étendit, par ordre de Cortez, sur un gril avec des charbons ardens, pour le forcer à découvrir ses trésors : on ne saurait trop citer l'expression dédaigneuse de son courage lorsque, voyant son ministre qui partageait son martyre tourner vers lui un regard suppliant, il dit : « Et moi, suis-je donc sur des roses? »

NOTE VII.

Vois le saint Crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

Impious Valverd, mock of priesthood, stands
Guilt in his heart, the gospel in his hands;
Bids in one field, unnumbered squadrons bleed,
Smiles on the scene and sanetifies the deed.

J. Barlow, *the Vision of Colombus.*

« L'impie Valverde, honte du sacerdoce, est là debout, le crime dans son cœur, l'Évangile à la main; il fait égorger des bataillons entiers dans un seul combat, sourit à ce spectacle, et sanctifie le massacre en le bénissant. »

NOTE VIII.

.... Ils montrent Washington, etc.

And see great Washington behind thee rise, etc.

....

Where green patriot bay beheld, with pride
The hero's laurel springing by his side.

J. Barlow, *the Vision of Colombus.*

« Regarde derrière toi le grand Washington........ là où l'arbre vert du patriote voit avec orgueil croître près de lui le laurier du héros. »

NOTE IX.

Un sage auprès de lui dans le conseil prend place, etc.

Sage Francklin next arose, etc.

« Francklin se leva ensuite, ce sage à l'air vénérable : une

couronne pare ses cheveux blancs, récompense de son amour pour les arts ; à ses pieds sont un sceptre et une couronne. »

NOTE X.

.... Par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Le vers latin que ce vers traduit littéralement est généralement gravé au bas des portraits de Franklin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

On l'attribue à Turgot, vertueux ministre, digne d'apprécier les vertus du législateur des États-Unis.

NOTE XI.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?
Quel monarque, etc.

Il n'existe dans les fastes d'aucune nation ancienne ou moderne l'exemple d'un triomphe aussi glorieux que celui du général Lafayette. Ce triomphe n'a point été décerné dans l'exaltation de la victoire ; c'est après quarante-trois ans d'absence que l'ami de Washington retrouve aux États-Unis tous les souvenirs de ses premiers faits d'armes, et la reconnaissance de la

république aussi empressée que si le bienfait n'était que d'hier.

C'est tout un peuple qui se lève comme un seul homme, selon l'expression de l'Écriture, et qui salue Lafayette du nom de l'hôte bien aimé. Il n'est pas de roi qui n'ait pu être un moment jaloux de cette acclamation unanime et de cet ascendant d'un simple particulier sur une nation entière. Il y a là, sans doute, de quoi consoler de bien des sacrifices et de bien des persécutions, depuis les ennuis des cachots d'Olmutz jusqu'aux petites tracasseries d'une police méticuleuse.

Le voyage de M. de Lafayette en Amérique sera toujours un des plus beaux épisodes de l'histoire de la liberté. Les détails de la marche triomphale du général à travers les cités de l'union ont été heureusement recueillis : nous ne rapporterons ici que quelques discours qui expriment avec noblesse toute la gratitude américaine.

A l'instant même du débarquement de M. de Lafayette à New-York, les boutiques, les magasins avaient été fermés par un mouvement spontané, et la ville offrait l'aspect du jour de fête le plus brillant. Arrivé à l'hôtel-de-ville, le général fut conduit à la salle du conseil, où le président s'adressa à lui en ces termes :

« Général, organe des autorités et de la population de New-York, je viens vous exprimer le plaisir que nous avons à vous voir arriver sur un sol qui vous doit en partie son bonheur et sa liberté.

« Vos compagnons d'armes, dont un bien petit nombre seulement existe encore, n'ont point oublié, et leurs descendans n'oublieront jamais le jeune et brave Français qui consacra, à défendre leur cause, sa jeunesse, ses talens et sa fortune; qui exposa sa vie, qui versa son sang pour leur bien-être et leur indépendance. Tant qu'ils seront dignes de la liberté dont ils jouissent, ils se souviendront que vous parûtes sur ces rivages au moment le plus orageux de leur révolution; que vous fîtes cause commune avec eux dans le temps où leur cause paraissait désespérée. Un demi-siècle s'est écoulé depuis ces grands événemens, et, pendant cet espace de temps, votre nom est devenu aussi cher aux amis de la liberté de l'ancien continent qu'il l'était déjà à ceux du nouveau.

« Le peuple des États-Unis vous regarde comme un de ses enfans les plus chers, et j'espère, général, que sa conduite prouvera l'erreur de ceux qui prétendent qu'une république est toujours ingrate envers ses bienfaiteurs. »

Le général répondit dans la langue du pays, qu'il parle aussi franchement que les Américains eux-mêmes :

« La réception que me font les citoyens de New-York et leurs dignes représentans me cause une émotion inexprimable.

« La vue du rivage d'Amérique, après une aussi longue absence, le souvenir des amis que je ne dois plus y retrouver, le plaisir de voir ceux qui ont survécu, ce concours immense d'une population libre et fortunée qui me reçoit avec bienveillance, l'aspect superbe des troupes et de la marine m'ont inspiré des sentimens qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer.

« M. le président, messieurs, veuillez agréer et transmettre aux habitans de New-York l'hommage de ma profonde et éternelle reconnaissance. »

On présenta après cela au général, et individuellement, les membres du conseil. Accompagné par eux, il se rendit sur la plate-forme, au devant de l'hôtel-de-ville, et les troupes défilèrent. En passant devant lui, les officiers baissaient leur épée, et les drapeaux le saluaient. Cette armée, presque entièrement composée de milices et de volontaires, était remarquable par sa

belle tenue; son artillerie était nombreuse et formidable.

Extrait du Discours prononcé à Washington-City par le major W. Jackson.

« Il y a quarante-huit ans, dans cette ville, dans cette salle même, qu'à juste titre on peut appeler le berceau de l'indépendance, une convention d'hommes tels que le monde en voit peu, éminens en vertu, en talens, en patriotisme, declarèrent, à la face du monde, leur détermination de se gouverner par eux-mêmes, et de prendre pour eux et leurs descendans un rang parmi les nations. Bien peu de ceux qui vécurent alors respirent aujourd'hui; mais dans ce nombre l'histoire trouvera, et nous nous enorgueillissons de placer le général Lafayette, dont la vie entière a été consacrée au maintien de la liberté. Général, plusieurs de ceux de vos compatriotes qui vinrent à notre secours ne sont plus; mais ce peuple s'en souvient, et les âges futurs consacreront leur gloire; efforçons-nous un instant d'oublier ces ombres glorieuses, pour féliciter le héros que nous avons le bonheur de revoir. »

Le général répondit :

« Mon entrée dans cette grande et superbe ville, les circonstances d'une réception tout affectueuse et bienveillante, éveillent dans mon cœur le souvenir des sentimens éprouvés depuis un demi-siècle.

« C'est ici, c'est dans cette enceinte sacrée, par un conseil de sages, que fut énergiquement déclarée l'indépendance des États-Unis. En anticipant celle de toute l'Amérique, elle commença pour le monde civilisé une ère nouvelle, celle de l'ordre social fondé sur les droits de l'homme, ordre dont le bonheur et le calme de votre république démontrent chaque jour les avantages. Ici, monsieur, fut formée votre brave et vertueuse armée révolutionnaire ; ici fut inspirée, par la Providence, l'heureuse idée d'en confier le commandement à notre bien-aimé Washington, ce guerrier sans tache ; mais ces souvenirs, et une foule d'autres, sont mêlés avec le regret profond de la perte des hommes grands et bons que nous avons à pleurer. C'est à leur service, monsieur, à votre respect pour leur mémoire, à l'amitié qui me liait à eux, que je dois rapporter une grande partie des honneurs que j'ai reçus ici et ailleurs, honneurs bien au dessus de mon mérite personnel.

« Cest aussi sous l'auspice de leurs noms vénérés, autant que par l'impulsion de mes propres sentimens, que je vous prie, monsieur le major, et vous, membres des deux conseils, et habitans de Philadelphie, d'agréer le tribut de mon respect, de mon affection et de ma profonde reconnaissance. »

NOTE XII.

Oh! combien cet empire a pris un noble essor, etc.

Un jour, Franklin était à table et l'on buvait à l'heureuse destinée de l'Amérique. Quelques mouches, que la vapeur du vin avait enivrées et qui étaient restées attachées aux parois du vase, frappées par l'air extérieur, se ranimèrent tout à coup. Franklin observait attentivement ce spectacle singulier. Que ne puis-je, s'écria-t-il enfin, que ne puis-je m'endormir aussi pendant un siècle, pour revoir, après cet intervalle, ma chère Amérique, libre du joug étranger et se gouvernant par elle-même! Après le repas, Franklin s'endormit profondément, et, à son réveil, il raconta qu'il avait eu une vision; que le Génie des États-Unis lui était apparu, et, le portant sur le sommet des monts Alléganys, lui avait montré sa patrie telle qu'elle se-

rait à l'époque où il avait désiré de la voir. A la place de petites villes simplement agricoles, il voyait de grandes cités manufacturières; au lieu d'un pays difficile et triste, une campagne couverte d'habitations, percée de routes majestueuses, traversée par de riches canaux. Au lieu d'une population divisée d'intérêts, et qui n'avait été réunie que par le besoin de l'indépendance, sans trésor, sans crédit, sans marine, sans avenir, une nation compacte, attachée à son gouvernement et fière de sa liberté; un trésor au dessus des besoins, un crédit illimité, une marine rivalisant avec celle des Anglais, une prospérité que rien ne menace et que tout semble devoir accroître; au lieu de trois millions d'habitans désunis par une guerre de dix années et prêts à déposer les armes à la première attaque, dix millions d'hommes éprouvés par deux guerres à trente ans d'intervalle, et pleins du sentiment de leur force.

Tout cela n'était qu'un rêve pour Franklin, et il le plaçait à cent ans de son époque. Eh bien, les créations d'une ame exaltée par l'espérance se sont réalisées dans un espace de temps bien plus court. La vérité, dans cinquante ans, a été au-delà de ce qu'il avait osé espérer après cent années, et, par une cir-

constance non moins heureuse, plusieurs de ceux qui furent ses contemporains sont encore les témoins de cette merveille.

NOTE XIII.

En nommant Bolivar chantent leur délivrance.

Le beau caractère déployé par Bolivar dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique espagnole lui a mérité le titre de Washington mexicain; ce titre-là dispense d'un plus long éloge.

NOTE XIV.

Un trône, ah! c'était peu!.... que reçut-il? des fers.

Le sens de ce vers qui termine la Messénienne de *Cristophe Colomb* se retrouve dans le début du poëme de Barlow: c'était une opposition trop naturelle pour échapper à aucun poète.

Long had the sage
Wished from a thankless world a peaceful tomb,
While kings and nations, envious of his name,
Enjoy'd his toils and triumph'd o'er his fame
And gave the chief,............
Chains for a crown, a prison for a world.

« Vainement Colomb réclamait depuis long-temps une tombe paisible : les rois et les peuples, ingrats et jaloux de son nom, jouissant de ses travaux et triomphant de sa gloire, lui avaient donné des chaînes pour couronne et un cachot pour prix d'un monde, etc. »

Quelque critique remarquera peut-être que les strophes de cette Messénienne commencent et finissent toutes par un vers masculin ; si c'est une licence, Racine et Jean-Baptiste Rousseau l'ont consacrée par leur exemple.

NOTES

DE LA

TROISIÈME MESSÉNIENNE.



NOTES

DE LA

TROISIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

NAPLES.

D'après le récit de tous ceux qui ont vu Naples, peu de villes peuvent rivaliser de magnificence et d'attraits avec l'ancienne Parthénope. On ne saurait se lasser d'admirer le riant azur de sa baie que mille barques sillonnent dans toutes les directions. A droite, Naples s'étend sur le rivage demi-circulaire, dominé par le fort Saint-Elme et le Pausilipe; à gauche, on découvre un amphithéâtre de montagnes escarpées, où se dessinent, entre les forêts et les précipices, tantôt un édifice monastique, tantôt une ville ou une bourgade.

Après avoir traversé Castellamare, Vico et Meta, on arrive à Sorrente, dont nous parlerons ailleurs. A

quelques milles de cette ville, s'élève l'île de Caprée avec ses roches blanches et escarpées, qui semblent une haute barrière naturelle imposée aux flots pour protéger la baie intérieure. A ce spectacle magique ajoutez la lumière de ce beau ciel d'Italie, que le spectateur le plus indifférent contemple avec un enthousiasme d'artiste. On comprend qu'on oublie dans les délices d'un tel climat, et parmi les séductions toujours renaissantes de ces sites, l'éternelle menace du Vésuve, qui est si près de Naples; c'est un peuple qui joue ou dort pendant qu'un tyran se repose de sa colère.

NOTE II.

Par les flots balancée, une barque légère,
Hier, m'avait porté sur ce vaste vaisseau, etc.

Le capitaine seul de ce vaisseau semblait garder le secret sur le vrai but de son voyage; mais les officiers étaient tous persuadés que l'Angleterre avait enfin résolu d'employer une intervention armée en faveur des Grecs. C'était un singulier contraste qu'offraient à l'imagination ce navire, dans lequel on n'entendait parler que de liberté, d'indépendance et de gloire, et

cette capitale réveillée naguère un moment au bruit de ces trois puissantes paroles, mais retombée aussitôt dans son indolent repos comme enivrée des délices de son climat. Voyez la Messénienne intitulée *Parthénope et l'Etrangère.*

NOTE III.

Ses longs mâts dans les cieux montaient en pyramides.

On trouve dans le *Childe-Hærold* la description d'un vaisseau et d'une flottille, qu'on ne sera pas fâché de rapprocher de ce passage. Le poète anglais décrivait simplement un convoi pacifique ; le poète des Messéniennes admire surtout l'appareil belliqueux d'un navire qu'on espérait être un allié de la glorieuse marine des Hellènes.

NOTE IV.

Comme toi menaçant, et comme toi muet,
Vésuve, etc.

On ne sait trop, en étudiant l'histoire des volcans, si l'Italie ne doit pas plutôt se louer de leurs bienfaits qu'elle ne peut se plaindre de leur colère. Partout le feu

circule dans les veines de cette terre si fertile. Le rocher du Capitole, que Rome appelait éternel, est lui-même la crête tremblante d'un cratère, et la belle Campanie tout entière a été formée par des laves successives, que fertilise la pluie fréquente des cendres volcaniques. Depuis 1822, le Vésuve semble concentrer toute son énergie au dedans de ses entrailles, pour vomir quelque jour encore des torrens dévastateurs. Quelles villes engloutira-t-il cette fois? C'est ce dont les voisins de ce mont formidable s'inquiètent fort peu. M. de Forbin a dit avec raison « que le roi de Naples possède en quelque sorte des états doubles, autant de villes souterraines que de villes habitées, et autant de statues que de sujets. »

NOTE V.

Si l'Anglais la délivre, au moins quelques Français
Auront versé leur sang pour elle.

Nous nous contenterons de nommer ici les colonels Fabvier et Vouthier. Les Français ne sont point restés en arrière dans cette noble cause, qui méritait peut-être autant d'enthousiasme que les croisades, dans un siècle devenu si *religieux*.

NOTE VI.

Laisse-moi cacher les outrages
De ses membres vainqueurs de la guerre et des âges,
Que votre Elgin a mutilés.

Nous croyons être généreux envers le noble lord en ne citant pas *la Malédiction de Minerve*, et en nous contentant de rappeler ici quelques strophes de *Childe-Harold*.

« Quel est parmi tous les sacriléges qui ont pillé ce temple élevé sur le mont Acropolis, dont Pallas s'éloigna en pleurant de quitter le dernier monument de son ancienne puissance, quel est le spoliateur le plus barbare et le plus odieux? Rougis, ô Calédonie! c'est un de tes enfans! Terre d'Albion, je me réjouis de ce qu'il n'est pas né dans ton sein. Tes citoyens libres devraient respecter une contrée qui fut jadis chérie de la liberté. Comment ont-ils pu profaner le séjour des dieux attristés, et emporter leurs autels sur les flots qui refusèrent longtemps d'être leurs complices!

» Mais le descendant des Pictes se fait une gloire honteuse de briser ce qu'avaient épargné les Vandales, les adorateurs de Mahomet et la faux du temps. Il porte un cœur dur et froid,

une ame stérile comme les rochers de sa terre natale, celui qui a pu concevoir et exécuter l'odieux projet de dépouiller la malheureuse Athènes. Ses citoyens, trop faibles pour défendre ses ruines sacrées, partagèrent cependant les douleurs de leur patrie : jusqu'à ce jour, ils n'avaient jamais senti aussi cruellement le poids des chaînes de l'esclavage.

« Les enfans de la Grande-Bretagne oseront-ils jamais dire qu'Albion fut heureuse des larmes d'Athènes? O mon pays! quoique ce soit en ton nom que ces vils profanateurs aient déchiré son sein, crains d'avouer un attentat qui fait rougir l'Europe! La reine de l'Océan, Albion, patrie d'un peuple libre, est chargée des dépouilles d'une contrée dévastée! Oui, celle qui prête son généreux secours aux nations qu'on opprime a démoli avec des mains de harpie ces restes de la Grèce, épargnés par le temps jaloux et par les tyrans.

« Pallas! où était ton égide qui arrêta le féroce Alaric et la dévastation? où était le fils de Pélée, dont l'ombre s'échappa de l'empire des morts, et apparut dans ce jour de danger, armée de sa lance redoutable? Eh quoi! le sévère Pluton ne pourrait-il pas laisser encore une fois la liberté à ce guerrier, pour épouvanter cet autre spoliateur! Errant sur les rivages du Styx, Achille n'est plus venu protéger les murs qu'il avait jadis défendus.

« O Grèce ! bien froid est le cœur de l'homme qui peut te voir et ne pas sentir ce qu'éprouve un amant auprès des cendres de celle qu'il aima. Qui pourrait voir, sans verser des larmes, tes temples dégradés et tes autels antiques violés par les Bretons, à qui il appartenait plutôt de protéger ces ruines sacrées? Maudit soit le jour où ils partirent de leur île pour venir déchirer ton sein encore sanglant, et transporter tes dieux désolés dans l'odieux climat du septentrion ! »

NOTE VII.

Entre le doux Sorrente, où la grappe dorée
Se marie au citronier vert,
Et les rochers aigus de la pâle Caprée.

Nous essaierons de rappeler dans ces notes le récit que le poète a souvent fait devant nous de son excursion à Sorrente.

MM. Delavigne s'étaient embarqués sur un bateau non ponté : tant que la mer fut calme, on n'entendait que de joyeux propos, et tous les regards exprimaient l'admiration que ne cessent d'inspirer les belles perspectives du golfe. Cette admiration est une espèce d'orgueil chez les Italiens, qui semblent croire que les habitans d'une telle contrée sont des êtres privilégiés dans la création.

Mais soudain le vent se lève, la mer s'émeut, la barque se trouve trop chargée; un cri de détresse retentit au milieu des passagers : c'est la voix mugissante des vagues qui y répond. Chacun chante, avec un accent de terreur, le *Lamento* des ames du purgatoire, dont les coups de mer interrompent les paroles pleines de tristesse. Accroupi dans un coin, un Napolitain paraissait plus absorbé que les autres par le sentiment de son danger : il ne priait pas, il attachait un œil morne sur chaque vague qui envahissait la barque, puis soudain il s'écriait : « Pour quinze grains* dépenser sa vie! » Le malheureux n'était venu sur le bateau que parce qu'il croyait qu'un voiturier lui avait demandé quinze grains de trop pour le conduire à Castellamare.

Enfin, les flots se calment d'eux-mêmes sous le mont de Saint-Angelo.

On passe tout à coup de la terreur à la gaieté la plus vive. Chacun d'oublier ses prières et ses vœux. Un petit mousse seul se mit à chanter une invocation de reconnaissance à la *Madone del Lauro*, dont

---

* Quinze sous de France.

l'église s'élève sur le plateau de Meta, entre Sorrente et Vico.

On voit près de Meta l'église souterraine de la Trinité, où les voyageurs furent curieux de descendre : on leur avait promis un singulier spectacle. En effet, le long des murs étaient des espèces de momies, ou plutôt des corps desséchés recouverts de robes d'ermite. Les gens du pays s'en approchaient avec un salut demi-familier, demi-respectueux ; l'un disait : voici mon cousin ; l'autre : voici mon oncle, priez pour lui. Cette sépulture, à la manière des Guanches, et cette continuation de parenté officieuse après la mort, tiennent-elles à quelque superstition particulière? Nos voyageurs obtinrent très peu de renseignemens ; on leur dit que des caveaux du même genre existent en Sicile. Ils remarquèrent une inscription à l'entrée du caveau :

Io fui che tu sei
Che io sono tu sarai.

NOTE VIII.

Le Tasse errait encor dans l'asile enchanté
Où l'amour d'une sœur recueillit sa misère, etc.

Rien de ravissant comme le plateau de Meta avec ses berceaux d'orangers et de myrtes, le vert-cendré de ses oliviers, et les jolies maisons blanches qui remplissent les intervalles de cette verdure si heureusement nuancée. Sans doute l'aspect de ces lieux enchantés fut un baume consolateur pour le Tasse, lorsque, fuyant le courroux d'Alphonse, il vint se cacher et pleurer dans les bras de sa sœur. Ce fut là qu'il dut sentir littéralement *ce parfum de patrie* qui semble rajeunir à la fois le cœur et les sens.

On prétend que le Tasse s'était déguisé en pâtre pour entrer dans la maison de sa sœur Cornélie. Il se présenta comme un messager de ce frère qu'elle regrettait, et fit un touchant récit de ses malheurs ; mais les larmes de Cornélie appelèrent les siennes, et il ne put résister plus long-temps au désir de les verser dans le sein de la compagne de son enfance. Tout fut oublié dans leurs mutuels embrassemens ; mais l'irrésistible attrait de la cour, où il aimait d'un amour si fatal, arracha

bientôt le poète aux douces joies de la maison paternelle. Il dit adieu à sa sœur, à Sorrente, au beau ciel de Naples, et alla consumer ses jours dans un hôpital de fous, puis mourir enfin *au pied du Capitole*. Dans sa courte souveraineté, le roi Joseph Napoléon avait ordonné qu'un monument fût élevé au Tasse à Sorrente. Ce décret est resté sans exécution. Pour tout monument, on vous montre deux myrtes qu'on dit plantés par Torquato lui-même.

NOTES

DE LA

QUATRIÈME MESSÉNIENNE.



NOTES

DE LA

QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

POUZZOLE.

Le golfe de Naples contient plusieurs baies, dont la première est celle de Pouzzole (Pozzuoli).

Les antiquaires veulent que Pouzzole ait été après Cumes la ville la plus ancienne d'Italie. Ses ruines seules attestent aujourd'hui quelle fut la magnificence de cette cité, surnommée *Delos Minor,* et *Pusilla Roma,* la petite Rome. Sa décadence date de celle de l'empire romain lui-même. Alaric, Genseric et Totila y ont passé! On y admire encore les traces du temple d'Auguste, le palais de Pierre de Tolède, le temple de Sérapis, le pont de Caligula, l'arc d'Antonin le Pieux, le temple

de Neptune, où Octave sacrifia avant la bataille d'Actium ; le temple des Nymphes, etc.

NOTE II.

Marchons, le ciel s'abaisse, et le jour pâlissant

....

Le flot qui vient blanchir les restes du port Jule.

Ce port fut fondé par Auguste, pour joindre le lac Averne au lac Lucrin, qui lui-même communiquait déjà à la mer.

NOTE III.

Couvre de ses flancs noirs les pointes de Misène.

Ce fut là que le *Trompette* d'Énée fut puni d'avoir défié un Triton de l'égaler avec sa conque.

Bayes fut jadis le rendez-vous des maîtres du monde. César et Pompée, Cicéron et Hortensius y ont eu leurs villas. Une toise de terrain à Bayes se payait aussi cher qu'un champ entier dans le reste de l'empire; mais plus tard les horribles distractions que Néron vint y chercher deshonorèrent ces lieux où les grands hommes de la république avaient médité sur l'éternité de

la gloire, en se livrant aux doux délassemens de l'étude. Horace disait :

Nullus in orbe situs Bajis prælucet amœnis.

« Aucun site en attraits ne peut égaler Bayes. »

NOTE IV.

Allons sur l'avenir consulter la Sybille.

Le chanoine Andrea de Jorio a écrit un itinéraire détaillé de cette excursion à la caverne de la Sybille, en suivant les traces d'Énée ; et tous les étrangers s'em pressent de faire ce voyage.

NOTE V.

Ces débris ont pour moi d'invincibles appas.

M. Delavigne fit en effet ce pélerinage à l'antre de la Sybille, avec un jeune peintre, M. Calais, à qui l'aspect désolé de ces lieux inspira quelques unes des idées que le poète a rendues ici dans ses vers comme l'expression la plus vraie de ses propres sensations.

NOTE VI.

Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne.

C'est un arbuste vivace : le *pistaccia lentiscus* de

Linnée. Le cyclamen ou cyclame est une plante parasite de la famille des orobanches.

NOTE VII.

C'est là que des clairons la bruyante harmonie.

Suétone nous a conservé l'histoire des derniers momens d'Auguste. Cette représentation de la victoire d'Actium ne put ranimer l'empereur, qui du reste mourut en déclarant que toute sa vie avait été un jeu de théâtre : était-il donc digne de trouver autour de son lit des amis *pour battre des mains ?* — En grand politique, Auguste avait intéressé la muse à sa mémoire.

NOTE VIII.

Ces temples du plaisir par la mort habités.

Pendant la célébration des fêtes de Minerve à Bayes, Néron feignit de se réconcilier avec Agrippine, qui vint le trouver entre Bayes et le cap de Misène. Lorsqu'elle partit pour Antium, émue encore des fausses caresses de son fils, « La mer était calme, dit Tacite, le ciel serein ; les dieux avaient voulu ôter toute excuse au parricide. »

Le naufrage préparé fut trop prompt. Agrippine,

sauvée des flots, fut portée à sa *villa ;* mais Néron, à défaut de la mer, trouva pour exécuter son crime le fer d'un centurion. *Ventrem feri :* ce mot terrible rappelle seul tout ce qu'a de tragique la mort de cette mère, qui comprend à sa dernière heure que ses entrailles sont réellement coupables d'avoir porté le monstre qui la fait assassiner.

NOTE IX.

Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes, etc.

Les restes d'antiquités connus sous le nom de ruines de Pestum ou Posidonia, consistent en trois temples d'une riche et magnifique architecture. Ils s'élèvent seuls dans une plaine déserte, qui s'étend l'espace de plusieurs milles de la mer aux montagnes ; tandis que ces majestueux édifices, qu'on a tort de nommer des ruines, conservent toute leur grandeur et leur beauté, on ne voit à l'entour aucun vestige de la ville dont ils faisaient l'ornement. Cette ville, qui a disparu, était une colonie de Sybaris (SCYMNUS, *rbo. de ser, v.* 245), citée par les plus anciens historiens (HÉRODOTE, 1, 167), et souvent célébrée par les poètes latins pour la douceur de son climat et ses bosquets de roses (VIR-

GILE, *Géorg.* IV, 119; PROPERCE, IV, 5, 50; OVIDE, *Métam.* XV, 708). Elle était située dans la Lucanie, à vingt-deux lieues de Naples, sur la côte orientale du golfe de Salerne. Il paraît qu'elle fut détruite, vers 1080, par la famille des Guiscardo, ducs de Calabre. Les monumens échappés au désastre furent oubliés; sans doute cette côte si fertile et si belle fut entièrement dépeuplée par l'Aria Cattiva, ce fléau de l'Italie moderne; enfin, on s'imaginait si peu qu'il y eût, dans ce vaste et affreux désert, des restes précieux de l'architecture grecque, qu'aucun voyageur n'en a parlé jusqu'au milieu du dernier siècle, où le hasard les fit découvrir. Le poète anglais Rogers visita, en 1816, ces nouveaux débris de grandeur et de gloire, effacés pendant près de neuf cents ans du souvenir des hommes. Il y composa une élégie dont plusieurs strophes sont de la plus grande beauté.

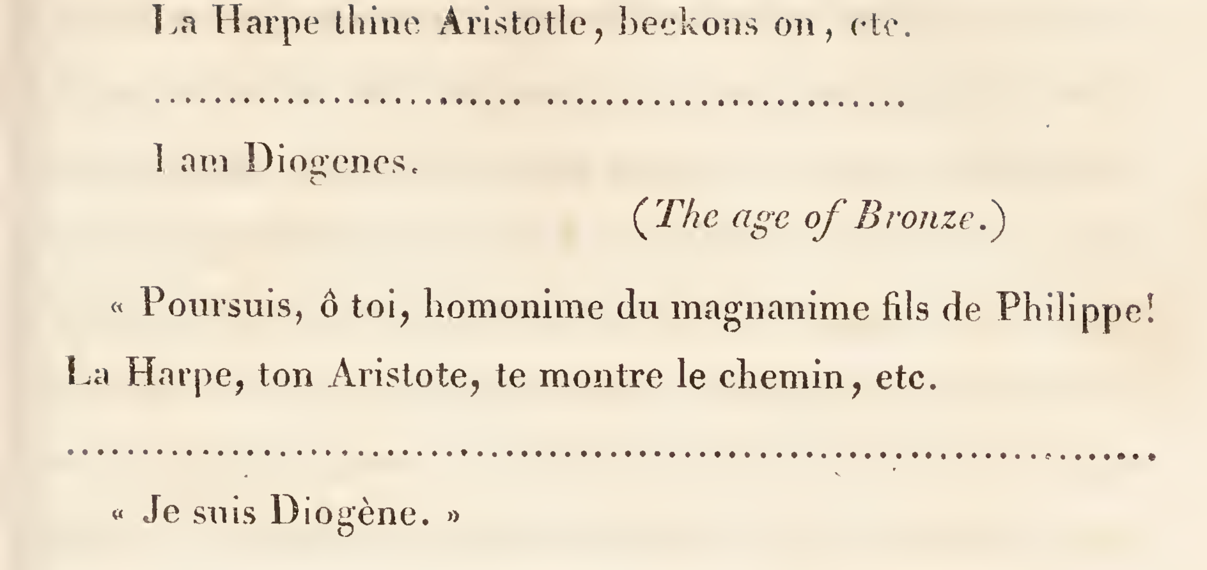
NOTE X.

Le dernier de ces rois........................

....

Pliait sous le nom d'Alexandre.

Proceed thou name-sake of great Philip's son!



La Harpe thine Aristotle, beckons on, etc.

....

I am Diogenes.

(*The age of Bronze.*)

« Poursuis, ô toi, homonime du magnanime fils de Philippe! La Harpe, ton Aristote, te montre le chemin, etc.

....

« Je suis Diogène. »

NOTE XI.

Vide comme Pompei, qui, du sein des ténèbres, etc.

Nous nous estimons heureux de pouvoir insérer ici une lettre écrite rapidement au crayon parmi les ruines de cette *ville morte,* qui sera long-temps encore une mine inépuisable pour le savant, le poète et l'artiste. A ces trois titres réunis, M. le baron Taylor pouvait bien terminer son esquisse en s'offrant pour *Cicerone* à l'ami qui fut le premier confident de ses impressions.

Lettre à M. Charles Nodier.

« Herculanum et Pompéï sont des objets si importans pour l'histoire de l'antiquité, que pour bien les étudier il faut y vivre, y demeurer.

« Pour suivre une fouille très curieuse, je me suis établi dans la maison de Diomède : elle est à la porte de la ville, près de la voie des tombeaux, et si commode, que je l'ai préférée aux palais qui sont près du forum. Je demeure à côté de la maison de Salluste.

« Il faut cependant avoir trouvé les mœurs du levant agréables pour être bien dans un palais des anciens Romains. Ceci m'amène naturellement à vous dire, mon ami, ce que je vous ai répété tant de fois, c'est que les Grecs ont étendu leur civilisation dans un cercle immense, et que plus tard les Romains, maîtres du monde, ont porté partout les arts de la Grèce, sans être toujours aussi heureux que leurs devanciers.

« On a beaucoup écrit sur Pompéï, et l'on s'est souvent égaré. La cause première était le mode adopté sous l'ancien gouvernement de Naples qui ne donnait pas la liberté d'y dessiner ou d'observer long-temps, afin de réserver aux savans nommés par lui l'avantage de publier seuls le fruit de travaux aussi importans : système absurde qui produit toujours les plus graves inconvéniens. La liberté est partout nécessaire ; de ce bienfait viennent toutes les lumières, et il était bien probable que des hommes qui ne pouvaient être contredits par personne finiraient par dire des sottises, et

c'est ce qui est arrivé. Par exemple, un savant nommé Martorelli fut employé pendant deux années à faire un mémoire énorme pour prouver que les anciens n'avaient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio, on découvrit une maison où il y avait des vitres à toutes les fenêtres. Il est cependant juste de dire que les anciens n'aimaient pas beaucoup les croisées : le plus communément le jour venait par la porte; mais enfin, chez les patriciens, il y avait de très belles glaces aux fenêtres, aussi transparentes que notre verre de Bohême si renommé, et les carreaux étaient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois. Au reste, l'accident de ce pauvre antiquaire se renouvellera souvent, car la plupart des archéologues modernes ont le défaut d'étudier exclusivement dans les livres pour juger les monumens des siècles passés. Il faut dire plus : il faut fouiller la terre qui a porté le peuple que vous voulez connaître, et c'est en comparant les monumens, sur le sol même, que votre esprit sera à l'abri de toutes les fausses théories et de tous les préjugés qui inondent le monde savant.

« Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talens qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand

nombre d'autres voyageurs qui n'ont pas la même supériorité, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompéï. Avec un peu de réflexion, cette ressemblance paraîtrait toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient; c'est ce qu'on ne saurait trop répéter aux hommes qui ont le désir d'étudier et de s'éclairer. Dans l'Orient, depuis le Bas-Empire, tout est resté stationnaire; la civilisation s'est portée dans le Nord où elle a donné un nouveau caractère à ses mouvemens et à sa littérature. La France fait son possible pour arrêter l'expression de la société chrétienne : le temps nous prouvera si le génie des Grecs peut refleurir vers le Nord, ou si les enfans du Nord établiront leur littérature. Quant aux arts, ils ont élevé des temples dignes d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité a construit de plus admirable. J'oserai dire que, pour empêcher une littérature de s'élever, il ne faudrait rien moins que la chute du christianisme.

« .....Mais sous les portiques de l'académie, à Pompéï, au pied de la tribune, occupons-nous des Romains.

« Les fouilles se continuent avec persévérance et avec beaucoup d'ordre et de soins : on vient de dé-

couvrir un nouveau quartier et des thermes superbes. Dans une des salles, j'ai particulièrement remarqué trois siéges en bronze, d'une forme tout à fait inconnue, et de la plus belle conservation; sur l'un des deux était placé le squelette d'une femme dont les bras et le col étaient couverts de bijoux; en outre, des bracelets d'or, dont la forme est déjà connue; j'ai détaché un collier qui est vraiment d'un travail miraculeux; je vous assure que nos bijoutiers les plus experts ne pourraient rien faire de plus précieux ni d'un meilleur goût. On y trouve l'industrie des bijoux mauresques que j'avais examinés à Grenade, et les mêmes dessins qui ornent les parures des femmes maures et des juives de Tétuan sur la côte d'Afrique. Les bracelets, formant un seul anneau, sont particulièrement d'une ressemblance si parfaite, qu'on les croirait travaillés par le même artiste.

« La principale salle de ces thermes est couverte d'ornemens délicieux, et l'entablement est soutenu par un nombre infini de petites figures ronde-bosses d'un caractère très original.

« Il est difficile de peindre le charme que l'on éprouve à toucher ces objets sur les lieux mêmes où ils ont reposé tant de siècles, et avant que le prestige en

soit tout à fait détruit. Une des croisées était couverte de très belles vitres que l'on vient de faire remettre au musée de Naples. Tous les bijoux ont été portés chez le Roi ; sous peu de jours, ils seront l'objet d'une exposition publique.

« Le nombre des ouvrages sur Pompéï est très considérable, et une académie tout entière écrit encore chaque jour sur ce sujet. Les Français, qui ont laissé partout des souvenirs, ont aussi la gloire d'avoir travaillé sur cette vieille lave du Vésuve, et leurs travaux sont les plus estimés *.

« L'académie d'Herculanum a publié quelques volumes ; Piranesi a donné quelques feuilles détachées ; Dancora a présenté des recherches remplies d'érudition ; les Anglais, du temps d'Hamilton, et surtout notre abbé de Saint-Non, ont fait des dessins et des relations curieuses ; mais l'ouvrage le plus satisfaisant, sous tous les rapports, est celui de M. Mazois, un de nos architectes les plus distingués, et les articles de M. le comte de Clarac, témoin des fouilles faites en

---

* On montre aussi à Rome les travaux des Français au Forum.

1823. Aussi, leur souvenir est-il gravé dans la mémoire des gardiens de Pompéï, et les noms de nos artistes et de nos savans français y sont prononcés avec ceux des artistes grecs et des poètes romains qui ornèrent ou habitèrent Pompéï, et honorèrent les beaux siècles de l'Ausonie.

« Pompéï a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre; les nations ont passé sur son sol; ses monumens sont restés debout, et tous ses ornemens intacts. Un contemporain d'Auguste, s'il revenait, pourrait dire : « Salut, ô ma patrie! ma demeure est la seule « sur la terre qui ait conservé sa forme et jusqu'aux « moindres objets de mes affections. Voici ma couche, « voici mes auteurs favoris. Mes peintures sont encore « aussi fraîches qu'au jour où un artiste ingénieux en « orna ma demeure. Parcourons la ville, allons au « théâtre; je reconnais la place où, pour la première « fois, j'applaudis aux belles scènes de Térence et « d'Euripide.

« Rome n'est qu'un vaste musée; *Pompéï est une « antiquité vivante.* Je n'ai plus qu'un désir à former, « c'est d'être un jour ici votre *Cicerone*..... Je vais au « temple solliciter cette faveur des Dieux.

« Pompéï, 16 novembre. »

XII.

Semblable aux feux mourans, aux clartés infidèles, etc.

LES MOCOLONI.

Le poète fait ici allusion à un des jeux les plus curieux du mardi-gras de Rome, les *mocoloni* ou *mocoletti* (petites bougies), qu'on pourrait définir : le combat des éteignoirs et des lumières. Chacun, ce jour-là, doit s'armer d'un mocolo, et s'efforcer de le tenir allumé le plus long-temps possible, malgré l'active guerre que lui déclare une multitude d'éteignoirs dirigés contre la mèche tremblante. Les gens en voiture et les gens à pied ont tous leurs mocoloni : les uns traversent rapidement la rue, et croient avoir esquivé l'instrument de ténèbres qui les attendait au passage ; mais un arlequin ou quelque autre masque s'est élancé derrière le carrosse, et, au premier détour, il atteint les mocoloni triomphans ; d'autres, placés aux fenêtres ou aux balcons, élèvent et agitent avec des cris de bravo leurs bougies, dont la flamme rouge et bleue brille fièrement dans les hautes régions de l'air ; mais l'éteignoir inexorable parvient jusqu'à elle au bout

d'une longue perche, ou descend tout à coup, suspendu à une ficelle, des croisées de l'étage supérieur. Les applaudissemens bruyans de la foule éclatent alors de toutes parts. On ne respecte ni le rang, ni le costume, ni l'équipage : le mocolo du grand seigneur comme celui du pauvre est éteint et rallumé pour être éteint de nouveau. Les accidens joyeux de cette illumination générale durent jusqu'au coup de cloche de l'*Angelus*. Alors toutes les lumières disparaissent à la fois : on dirait, pour emprunter à un sujet sérieux une comparaison un peu bouffonne, que soudain s'est abaissé sur Rome illuminée ce vaste éteignoir dont l'anglais Dryden, qui descendait quelquefois aux *concetti* italiens, arme la main de l'Éternel dans ces vers de l'incendie de Londres :

An hollow crystal pyramid he takes,
Of it a broad extinguisher he makes,
And hoods the flames..................

(*Annus mirabilis.*)

« Il prend une pyramide creuse de cristal, en fait un large éteignoir, et encapuchonne les flammes. »

NOTE XIII.

L'Espagne qui préfère au plus beau de ses droits, etc.

On feint quelquefois de ne pas se souvenir que, d'après les anciennes institutions du pays, la Liberté avait obtenu droit de cité dans la monarchie espagnole, bien avant que l'Angleterre fût elle-même parvenue à marcher dans les voies du gouvernement représentatif. Le despotisme de Charles-Quint et le fanatisme de l'inquisition dénaturèrent les vrais principes du gouvernement d'Espagne. En 1807, ce fut cependant cette liberté redevenue si malheureuse depuis, qui fatigua Napoléon par sa résistance; ce fut elle qui régénéra le courage castillan, et réveilla le Cid dans son monument oublié. Il est permis à un Français de regretter que, dans cette guerre mémorable, la valeur de nos soldats ait été appelée à justifier une politique injuste par des triomphes bientôt suivis de revers, lorsque le cri de l'Espagne mourant pour son indépendance eut averti l'Europe. Ce sentiment de regret avait inspiré à M. Delavigne un poëme qui ne sera jamais publié. Nous nous félicitons d'en avoir obtenu un fragment qui nous semble de nature à balancer ce que cette

quatrième Messénienne peut contenir d'un peu sévère pour l'Espagne actuelle.

....

....

....

Dans le morne sommeil d'une fièvre accablante,
S'il rêve qu'un poignard se lève sur son sein,
Voyez ce moribond, fort de son épouvante,
Pâle et les bras tendus pour saisir l'assassin,
S'élancer frissonnant de sa couche brûlante :
Ainsi la faible Espagne, à ses derniers momens,
Secouant le sommeil d'une longue agonie,
      Pour écraser la tyrannie
      S'arracha de ses fondemens.

Le Cid! voilà le Cid, dont l'ombre désolée,
         Brisant son mausolée,
Paraît, le glaive en main, la douleur sur le front;
Il frémit, le héros, de colère et de honte,

Comme au jour où cherchant le comte
Il perdit sa maîtresse et vengea son affront.

« Arrière, cria-t-il, guerriers dont la vaillance
« Sous tant de cieux divers vengea l'honneur français;
« Arrière, par pitié pour trente ans de succès!
« Par respect pour ta gloire, arrière, noble France!

« Ils m'entendent du moins : je les ai vus frémir
« Ces drapeaux mutilés et fiers de leurs blessures:
« Ils empruntent des vents une voix pour gémir,
« Et semblent murmurer de sinistres augures.
« Au récit des revers qui vous sont préparés,
« Baissez vos fers sanglans, étendards intrépides!
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides!

« Du ciel vomissant les feux,
« Le plus brûlant des mois accourt et vous dévore :

« C'est peu : de notre sang des vengeurs vont éclore,
« Semblables à leurs aïeux
« Dont les bras victorieux
« Ont brisé dans Burgos les bannières du Maure.

« Des montagnes d'Urgel aux murs de l'Alhambra,
« Pélage a réveillé nos tribus assoupies;
« Du guérillas fuyant le plomb vous atteindra,
« Son stylet dans la main, le meurtre vous suivra
« Sur la crète des Asturies,
« Dans les gorges de la Sierra.....

« Ils ne sont plus ces jours où, vous prenant pour guide,
« Les arts, d'un héroïque essor,
« Suivaient en combattant dans des déserts arides
« Les pas de Sultan juste et de Sultan bras d'or. *

---

* Surnoms donnés par les Arabes à Desaix et à Kléber.

« Ils ne sont plus ces jours de liberté, de gloire,
« Jours sauveurs, et par vous à jamais consacrés,
« Où la France abreuvait ses sillons altérés
« Du sang dont Kellermann arrosait sa victoire.

« Infortunés débris de tant d'exploits passés,
« Vous allez perdre dans nos sables
« Les derniers lambeaux vénérables
« Que le boulet vous a laissés.

« Arrière, étendards intrépides....
« Mais non, la charge sonne et vous obéirez :
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides! »

NOTES

DE LA

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

Les Funérailles du Général Foy.

NOTES

DE LA

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

ROME.

On compte environ quarante lieues de Naples à Rome.

Le lecteur classique est familiarisé avec la route, grâces au voyage d'Horace. Quant à la campagne de Rome, nous citerions ici pour la peindre la lettre que M. de Châteaubriand a insérée dans le Génie du christianisme, si ce tableau si solennel et si vrai n'avait été déjà imprimé tant de fois.

Nos voyageurs s'approchèrent de la cité éternelle, par la voie des tombeaux; ils firent d'abord un détour pour aller visiter le joli lac de Némi, « dont les eaux légèrement émues tournent autour d'elles-mêmes, sem-

blables aux anneaux d'un serpent qui s'endort. » Ils avaient donné rendez-vous à leur voiture près du tombeau d'Ascagne. Là commence la double magie des sites et des noms. La solitude qui entoure l'ancienne capitale du monde a une majesté qui s'accorde merveilleusement avec tout ce qu'il y a de triste et de grand dans sa décadence et ses souvenirs. On se sent pénétré d'un recueillement religieux, en entrant dans cette cité qui règne encore par les symboles de la foi sur une grande partie du monde civilisé, après avoir perdu le glaive de César. Le poète et son frère éprouvèrent ce sentiment irrésistible depuis la porte de Saint Jean de Latran jusqu'aux rues qui avoisinent le Colisée. Leur cœur battait d'une pieuse émotion, et s'attristait sur le deuil de Rome déchue, lorsque soudain des cris bruyans s'élèvent de toutes parts. Un joyeux tumulte les entoure: c'était la foule délirante des masques les plus grotesques qui célébraient de nouvelles saturnales autour du vieux Capitole.

En foulant les vestiges de tant de grandeur, il était bien permis d'avoir oublié qu'on était en carnaval.

NOTE II.

Le talent inspiré, qui, pur et sans nuages,
N'a brillé que par la vertu.

Nous emprunterons quelques passages, propres à caractériser le général Foy, à un de ses anciens collégues dont l'absence n'est pas moins sentie à la tribune qu'au sein de l'Académie française.

« Ce jeune héros qui ne s'arrêtera plus dans la carrière de la gloire ; que verront presque tous les champs de bataille de l'Europe ; qui, après avoir, pendant la guerre, versé son sang pour la patrie, voudra encore, dans les loisirs de la paix, combattre et mourir pour elle ; qui ne laissera reposer le fer des combats que pour saisir le glaive de la parole ; qui, dans la tribune aux harangues, n'aura quitté ni le poste de l'honneur, ni le champ de la victoire ; ce député du peuple, qui sera le modèle des orateurs, après avoir été le modèle des guerriers : c'était le grand citoyen dont la France est en deuil ; c'était le général Foy.

« Né fier et sensible, il embrassa la cause de la révolution avec enthousiasme, il la défendit avec conviction ; mais son cœur, noble et pur, se souleva contre

ses excès. Il comprenait trop bien la liberté pour ne point haïr la licence. A travers ce foyer de gloire qui dérobait les infortunes sanglantes de la patrie à ses généreux défenseurs, son regard chagrin voyait l'abîme que creusait l'anarchie et que ne pouvaient combler nos trophées. Préludant à ses glorieuses destinées, le bivouac était une tribune d'où il éclatait contre l'oppression ; placé entre le champ d'honneur et l'échafaud, il exposait doublement sa vie, convaincu que, sous le fer de l'étranger et sous le glaive des bourreaux, c'était toujours la perdre pour la France.

« Plongé dans les cachots d'Arras, il n'en sortit que pour revoler au poste du danger. Loin d'accuser la liberté, il l'aima de toutes les souffrances qu'il avait endurées pour elle ; et quand il en fallut faire le sacrifice pour sauver l'indépendance du territoire, il en conserva le foyer dans lui-même. L'apparence seule de l'arbitraire révoltait son ame généreuse ; comme tous les nobles caractères, un certain attrait le portait toujours vers les victimes de l'oppression. Bientôt les armées eurent aussi leurs courtisans, et le temps vint où, pour avancer, il ne fallait pas seulement de la bravoure et du mérite : aussi sa fortune militaire ne

fut-elle point rapide; il conquit tous ses grades et tous ses honneurs à la pointe de l'épée.

« Il ne fut jamais esclave que du devoir; sous le joug de la discipline militaire, il gardait l'indépendance de son esprit; mais l'amour de la patrie était la plus ardente et la plus douce de ses affections, et les faveurs de la gloire le consolaient des disgraces de la liberté. »

....

« Une attitude calme et fière, un organe sonore et pénétrant, un geste plein de noblesse et de grâce, un regard brûlant où se réfléchissaient tous les mouvemens d'une ame enflammée de l'amour de la patrie, une diction pure et forte, embellie par des tours heureux, animée par des images pittoresques; une sensibilité qui ne doit rien à l'art et qui a tout son foyer dans le cœur; un air chevaleresque qui rappelait encore le guerrier et qui donnait à toutes ses paroles ce charme si puissant sur une nation qui, dans la jalousie de sa liberté, aime toujours à se souvenir de sa gloire, tels étaient les caractères de cette éloquence brillante et sage qui illustra la tribune et consola la France. » (*Éloge du général Foy, par M. Etienne.*)

NOTE III.

Ces traits éloquens ont pâli,
Qui de l'ame élancés pénétraient jusqu'à l'ame, etc.

M. Jay, dans un Essai très remarquable sur le talent oratoire du général Foy, a tracé cet éloquent parallèle entre le général et les autres orateurs auxquels il a été comparé :

« On a voulu comparer le général Foy à d'autres orateurs : celui qui en a le plus approché est ce vertueux Camille Jordan qui fut son ami et qui mérita de l'être. Le cœur de Camille Jordan palpitait aussi d'indignation contre les ennemis de la France ; l'aspect menaçant de la contre-révolution avait exalté son énergie morale ; mais les efforts de la tribune abrégèrent aussi sa vie, et son dernier soupir fut pour la liberté.

« Faut-il rappeler Mirabeau et Vergniaud ? Ils ont eu le génie propre à leur époque. Mirabeau, porté par la révolution, avait l'avantage de l'attaque ; sa force se multipliait par toutes les forces d'une puissante majorité : il parlait en triomphateur devant un pou-

voir vaincu. Le général Foy, au contraire, soutenait les attaques de la contre-révolution, victorieuse et acharnée sur sa proie; toujours en défense, son éloquence était protectrice et non agressive : les élans de cette ame héroïque n'avaient rien d'hostile. La stabilité du trône, la gloire et la prospérité de la patrie, voilà ce qu'il protégeait avec les armes de la raison et les soudaines illuminations du génie.

« L'éloquence de Vergniaud était orageuse comme le temps où il vivait; il lance des foudres, mais il répand peu de lumière. Son admirable langage est rempli d'émotions et d'images; il appelle à son aide tout le pathétique des passions. Le général Foy, s'adressant à la raison publique et aux intérêts de tous, échauffe et éclaire tout à la fois : il est incomparable lorsqu'il défend la gloire nationale insultée et l'honorable misère de ses compagnons d'armes; lorsqu'il conjure le ministère, si prodigue envers ses agens, d'épargner les cent cinquante officiers-généraux de notre vieille armée, atteins dans leur repos par ce qu'il nomme « le dernier coup de canon échappé de Waterloo. » Le général Foy ne souleva jamais que les plus nobles affections : s'il s'indigne de la calomnie, c'est l'indignation de la vertu; placé au dessus des passions du vulgaire,

il s'oublie lui-même, il ne voit que la patrie, il ne respire que la patrie.

« J'entends demander quels services il a rendus, comme législateur, à son pays. Quels services? je vais vous le dire. Il nous a formés aux habitudes et au langage de la liberté ; il a soutenu, il a fortifié ces opinions constitutionnelles qui, au milieu des clameurs du fanatisme et des cris vindicatifs d'une aristocratie contre-révolutionnaire, se répandent, s'affermissent et poussent leurs racines jusque dans les fondations de l'édifice social. Du haut de la tribune nationale, il exprimait les vœux de la nation, et la nation l'écoutait avec reconnaissance et admiration. Sa voix libre et retentissante prévenait le découragement, rassurait la faiblesse, intimidait le despotisme administratif, ralentissait son activité, et lui opposait deux forces dominantes, la sagesse et le temps. Qui plus que lui a contribué à vaincre ces préjugés qui séparaient, divisés d'opinions sur quelques points, mais enfin réunis, pour soustraire les libertés publiques aux atteintes d'une secte impie dont l'audace veut associer la religion à la tyrannie? Vous demandez quels ont été les services rendus par le général Foy? Ne parlons ni des triomphes de son éloquence ni de ses travaux guer-

riers : venez près de cette fosse où va descendre l'enveloppe matérielle de sa grande ame ; contemplez cette immense population plongée dans le deuil, calme dans sa douleur, et adoptant, au milieu des alarmes, les jeunes fils du héros citoyen ; entendez la France entière répondre avec enthousiasme à cette noble inspiration. Quel plus grand service que la révélation de l'opinion nationale, toujours la même, toujours unanime, qui sort toute puissante d'un tombeau, et qui nous montre l'orateur de la liberté devenant même par sa mort le bienfaiteur de son pays. ».

NOTE IV.

Que ce concours sacré d'un peuple entier pleurant,
Pleurant la perte d'un seul homme !

« — La nuit était profonde, quelques torches seulement en perçaient l'obscurité : enfin le cercueil pénètre dans l'asile des morts ; il s'avance lentement avec une partie de son immense cortége, et arrive sur les hauteurs couronnées par un autre peuple en deuil, qui attendait le défenseur de la patrie au lieu où il allait reposer à côté de Savoye Rollin, son ami, auquel il

avait rendu un si éloquent hommage, et de Camille Jordan, mort, comme lui, avec calme au milieu des plus intolérables douleurs, et fidèle jusqu'à son dernier soupir à la cause sacrée. Lorsque l'orateur, appelé à parler le premier dans cette triste circonstance, s'approchait de la fosse que venaient habiter les restes du général Foy, la multitude, empressée d'entendre son éloge, avait envahi involontairement plusieurs tombes; à cet aspect, un vénérable octogénaire, M. Gohier, s'écrie : « Messieurs, honorez le héros citoyen, mais songez que là reposent aussi Savoye Rollin et Camille Jordan! ne foulez pas la cendre du juste et du sage. » La foule s'écarte respectueusement à ces paroles. Alors, à la clarté de quelques flambeaux qui éclairaient d'une lumière sombre cette lugubre scène, M. Casimir Périer s'avance vers la tombe, sur le bord de laquelle étaient rangés les principaux amis du général et ses enfans, et prononce, avec l'accent de la plus vive émotion, un discours éloquent et simple.

Au moment où l'orateur fit entendre ces paroles : « La France adopterait la famille de son défenseur, » le profond silence qui avait régné jusqu'alors fut interrompu par cette acclamation universelle : « Oui, oui, la France l'adopte! les enfans du général Foy

sont les enfans de la patrie. » L'assemblée entière répéta de même avec enthousiasme cet adieu de l'interprète de la douleur de la France, veuve d'un grand citoyen : « Honneur éternel ! honneur au général Foy ! »

NOTES

DE LA

SIXIÈME MESSÉNIENNE.

Adieux à Rome.

NOTES

DE LA

SIXIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

L'airain avait sonné l'hymne pieux du soir;
Sur Saint Jean de Latran, où cessait la prière, etc.

La façade de cette église est une des plus belles qu'on puisse citer : c'est un de ces monumens qui rappellent que Rome, reine du monde catholique, n'a point dégénéré, du moins pour la gloire des arts, de la Rome d'Auguste et d'Adrien.

NOTE II.

Au milieu du Forum, triste, j'allai m'asseoir.

Voyez les notes d'Hobhouse, qui cite ce passage d'une lettre de Middleton : « Pour moi, toutes les fois

que j'ai erré autour de ces *rostra* de la vieille Rome, et dans ce temple de la Concorde où Cicéron assembla le sénat lors de la conspiration de Catilina, je ne saurais m'empêcher de croire mieux sentir toute la force de son éloquence, alors que l'aspect des lieux enflamme mon imagination comme si je faisais partie de l'ancien auditoire des consuls romains. »

Ce lieu a inspiré à notre Corinne une de ses plus belles pages : « Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de gloire, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très circonscrite, et dont les habitans combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux souvenirs de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité. »

(*Corinne*, liv. 1er.)

NOTE III.

L'air grave et doux dont le chant se marie....

L'improvisation est un don presque exclusif de la belle Italie, et que sert admirablement sa langue facile et sonore. L'air auquel M. Delavigne fait ici allusion est fréquemment associé aux improvisations chantées : c'est une mélopée dont le caractère solennel est d'un grand effet. Appliqué aux *Adieux à Rome*, il complète en quelque sorte cette composition, en réalisant toute la pensée du poète qui s'en est inspiré lorsqu'il méditait ses vers.

NOTE IV.

Tout doit mourir, tout doit changer :
Un culte même est passager.

« Quel est cet arc de triomphe? quelle est cette colonne que j'aperçois devant moi? est-ce celle de Titus ou de Trajan? Non,.... c'est celle du temps. Conquêtes, trophées, colonnes, le temps change vos noms en souriant, et la statue de l'héritier des apôtres a envahi la place de l'urne impériale. »

(*Childe-Harold*, ch. IV.)

NOTE V

« Adieu, vallon frais où Numa
« Consultait sa nymphe chérie !
« J'entends le ruisseau qu'il aima
« Murmurer le nom d'Égérie.

Childe-Harold adresse aussi une invocation à cette nymphe qui fut pour Numa ce qu'était probablement pour Socrate son démon familier.

NOTE VI.

« Panthéon, ce ciel étoilé
« Achève ta voûte entr'ouverte ; etc.

Voyez, dans Childe-Harold (ch. IV), les strophes CXLVI et suivantes.

« Temple majestueux, sévère et sublime dans ton architecture, consacré à tous les saints, temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'au Christ. »

M. Hobhouse ajoute à ces strophes la note suivante :

« Quoiqu'on ait enlevé tous ses bronzes, excepté l'anneau qui était nécessaire pour maintenir l'ouverture supérieure ;

quoiqu'elle ait plusieurs fois été endommagée par des incendies et par les inondations de la rivière, enfin, quoiqu'elle soit toujours exposée à la pluie, la rotonde du Panthéon est encore le mieux conservé de tous les monumens qui remontent à la même date. La conversion du temple païen en église s'est faite sans beaucoup de changemens ; et les niches de la rotonde étaient si bien appropriées pour recevoir des autels chrétiens, que Michel-Ange, qui se connaissait en beautés antiques, en adopta la forme pour celles qu'il fit construire dans une église catholique.

« Le Panthéon est aujourd'hui occupé par les bustes des grands hommes, ou plutôt des Romains distingués du temps moderne ; la lumière, qui, passant par l'ouverture circulaire du sommet de la voûte, tombait jadis sur la réunion de toutes les divinités, éclaire maintenant une nombreuse collection de mortels, dont un ou deux ont été presque déifiés par la vénération de leurs compatriotes. »

NOTE VII.

« Je vous revois, parvis sacrés, etc.

Lorsque le Tasse apprit que Rome lui décernait les honneurs du triomphe : « C'est un cercueil qu'il faut me préparer, » dit-il avec le pressentiment de sa fin pro-

chaine; « réservez le laurier pour mon tombeau. » Cependant il céda aux instances du cardinal Aldobrandini, et se rendit à Rome. Son entrée était déjà une ovation : les acclamations du peuple saluèrent cet homme dont le génie avait naguère passé pour folie à la cour tyrannique de Ferrare. Les nobles se mêlèrent à la foule, et le cortége s'augmenta des cardinaux et des neveux même du pape, qui sont les *princes du sang* dans la cour pontificale. Il fut ainsi conduit au Vatican, où le pape lui dit : « Venez honorer cette couronne qui a honoré tous ceux qui l'ont portée avant vous. » Mais déjà la maladie mortelle du Tasse avait miné ses forces qui achevèrent de s'épuiser pendant les préparatifs de la cérémonie : il sollicita la faveur d'être transporté au couvent de Saint-Onuphre; là, se détachant des choses de ce monde, n'aspirant plus qu'à la couronne des saints, se rapprochant du ciel par le recueillement et la prière, il expira au milieu du deuil de Rome. Le peuple accourut sur le mont Janicule pour saluer respectueusement son cadavre revêtu de la toge romaine, et son front décoloré qu'ombrageait le laurier du Capitole.

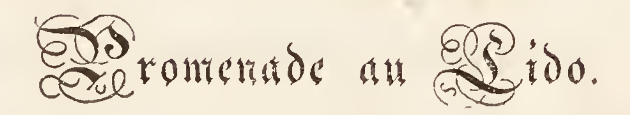
Les restes du Tasse sont relégués dans l'église de Saint-Onuphre. Lord Byron a rendu plusieurs fois

hommage au poète italien dont les vers lui étaient si familiers. Peut-être n'ont-ils pas peu contribué à cet enthousiasme de croisé qui lui fit aller chercher la mort *au seuil du Parthénon*.

NOTES

DE LA

SEPTIÈME MESSÉNIENNE.



NOTES

DE LA

SEPTIÈME MESSÉNIENNE.

NOTE PREMIÈRE.

VENISE.

Venise, que Byron appelle poètiquement « la Cybèle des mers, apparaissant dans le lointain couronnée d'un diadême de tours*, » est bâtie sur un groupe de petites îles du golfe Adriatique. Les maisons et les clochers semblent sortir des eaux, comme une ville de féerie :

---

* Cette figure ne serait pas poétique si elle n'était vraie, dit M. Hobhouse, qui cite, pour la justifier, le latin d'un vieux auteur : « Quò fit ut qui supernè urbem contempletur, turri-« tam telluris imaginem medio Oceano figuratam se nucet in-« spicere. »

des canaux remplacent des rues pavées, et de longues barques noires, appelées gondoles, servent de voitures. Plusieurs quartiers de la ville sont d'une rare élégance, et offrent de beaux modèles de l'architecture de Palladio ; mais le *rialto* n'est plus orné de ces brillantes boutiques dignes des rois-marchands qu'avait enrichis la prospérité vénitienne. Les anciens chevaux de bronze sont revenus de Paris, le lion de Saint-Marc a repris sa place, mais Venise n'a retrouvé ces attributs muets de sa puissance que comme de vains symboles ; il n'est plus de Doge pour épouser l'Adriatique. Les palais s'écroulent dans les lagunes, et les échos commencent à oublier les vers du Tasse.

NOTE II.

Arrête, gondolier ; que ta barque un moment
    Cesse de fendre les lagunes ;
L'essor qu'elle a reçu va mourir lentement
    Sur les sables noirs de ces dunes.
Gondolier, je reviens : je viens dans un moment
    Prêter l'oreille aux infortunes
    De Clorinde et de son amant.

Les chants des gondoliers, tirés de la *Jérusalem Dé-*

livrée, ont fini avec l'indépendance de Venise, dit M. Hobhouse, qui ajoute qu'on trouve encore des éditions de ce poëme avec les variantes vénitiennes. L'extrait suivant montrera la différence de l'épopée Toscane et des *canta alla barcarolla!*

ORIGINAL.

Canto l'arme pietose et 'l capitano
Che'l gran sepolcro libero di Cristo,
Molto egli oprò col senno e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso acquisto;
E in van l'inferno a lui s'oppose, e in vano
S'armò d'Asia e di Libia il popol misto;
Che il ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

VÉNITIEN.

L'arme pietose de cantar gho vogia
E di Goffredo la immortal branza
Che al fin l'ha libera co strassia, e dogia
Del nostro buon Gesu la sepoltura.
De mezo mondo unito, e de quel bogia,
Missier Pluton no l'ha bu mai paura.
Dio l'ha agiuta, e i compagni sparpagnai
Tutti 'l gh'i ha messi insieme i di del dai.

Quelques uns des anciens gondoliers savent encore les stances du poëme qui leur était jadis si familier, et deux d'entre eux ont chanté à nos voyageurs, dans une promenade au Lido, la *Mort de Clorinde* et l'épisode d'*Herminie*.

NOTE III.

Souvent un étranger, qui parcourait ces rives, etc.

L'extrait suivant est emprunté à l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron*, par M. A. P. :

« Après la publication du dernier chant de *Childe-Harold*, Venise et ses environs furent pendant plus de deux années le séjour du poète : sa demeure était une vieille abbaye entourée d'arbres sombres et sublimes. Il allait assez souvent le soir à l'Opéra. Lord Byron trouvait une ravissante poésie dans l'heureuse alliance de la musique et de la langue italienne. Il aimait aussi à parcourir silencieusement les lagunes dans une de ces gondoles qu'il a décrites si plaisamment dans *Beppo*, ou bien il excitait les rameurs à répéter encore les chants presque oubliés du Tasse et de l'Arioste. Cependant la « Rome de l'Océan » paraissait devoir peu convenir à ses habitudes. Passionné comme Alfiéri,

pour l'exercice du cheval, c'était un besoin pour lui de s'y livrer chaque jour. Heureusement il existe près de Venise (au Lido) un terrain sabloneux de peu d'étendue, où lord Byron dressait ses chevaux; les Vénitiens, peu accoutumés à ce spectacle, allaient souvent admirer son audace et son adresse. Le poète s'était aussi acquis des titres à leur reconnaissance. On raconte qu'un gondolier eut le malheur de voir sa maison devenir la proie d'un incendie. Byron s'empressa d'acheter le terrain. Une habitation plus commode que la première y fut bâtie par ses soins en peu de temps, et il fit dire au gondolier qu'il pouvait retourner chez lui. »

Voyez dans le même ouvrage la traduction d'une lettre où Byron raconte une de ses excursions *à la nage* dans l'Adriatique et les lagunes, depuis le Lido jusqu'au Rialto.

NOTE IV.

Lido, triste rivage! ô mer, plus triste encore, etc.

Il serait difficile de citer une description du Lido, à la fois plus exacte et plus poétique, que celle que nous allons emprunter à un des ouvrages que M. de

Châteaubriand * signale parmi les plus marquans de l'époque actuelle.

«Cette disposition mélancolique de l'esprit, qui leur était commune, les éloignait des lieux publics et des plaisirs bruyans auxquels les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passait ordinairement en promenades sur les lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la terre ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimaient à se retirer, il n'en était aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitans de Venise appellent *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité qui ne réveille que des sentimens tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques.

---

* *Mélanges Littéraires* (édition des Œuvres complètes).

Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence ; le canal couvert de gondoles présente, dans sa vaste étendue, l'image d'un fleuve immense qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur quand on distingue au dessous de ces dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'État, et quand on réfléchit à la quantité innombrable de victimes que ces cachots ont dévorées. En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré à l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée qui s'étend en rideau de verdure au dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombrageux. On croirait, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir ; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semble annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monumens.

Cette idée imposante, qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant : mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas, que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière : c'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout à coup les arbres deviennent plus rares ; le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace ; la végétation disparaît enfin tout à fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces forêts de clochers superbes, ces dômes

éblouissans, ces monumens somptueux, ces bâtimens élégamment pavoisés, ces gondoles agiles qui, un moment auparavant, l'occupaient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un ressif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et ovale des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes. »

(*Jean Sbogar,* par M. Charles Nodier.)

NOTE V.

Le jour qu'un empereur, dans ses sacrés parvis,
Sous les pieds d'un pontife a baisé la poussière! etc.

Le poète fait ici allusion à l'abaissement de Frédéric Barberousse (en 1177) qui, à la voix du pape Alexandre, se dépouilla de la férocité du lion et revêtit la douceur de l'agneau : *Leoninâ ferocitate depositâ ovinam mansuetudinem induit.* Voyez dans les notes du quatrième chant de *Childe-Harold* la cérémonie de l'humiliation

solennelle de l'empereur. « Heureusement, dit l'annotateur, la liberté triompha autant que la superstition. Ce fut à cette victoire de l'Église sur l'orgueil de Frédéric, que les états de Lombardie durent la confirmation de leurs priviléges, et Alexandre eut raison de remercier le Dieu du Ciel qui avait donné à un vieillard infirme et sans armes le pouvoir de dompter un despote redouté ».

NOTE VI.

C'est en vain que Venise a revu ces coursiers, etc.

Le lion, dans son voyage aux Invalides, n'a perdu que l'*Evangile* que soutenait une de ses pattes. Les chevaux aussi sont venus reprendre la place mal choisie d'où ils avaient été enlevés, et sont comme autrefois à demi cachés sous le portique de l'église Saint-Marc. Leur histoire, après bien des discussions, est enfin établie sur des renseignemens satisfaisans. Les décisions et les doutes d'Erizzo, de Zannetti, et dernièrement du comte Léopold Cicognara, tendaient à leur donner une origine romaine, et à les faire remonter jusqu'au temps de Néron; mais M. de Shlegel survint pour apprendre aux Vénitiens la valeur de leurs trésors, et un Grec, M. Mustoxidi, prouva définitive-

ment les droits de ses concitoyens sur cette noble production de l'art.

Voici l'inscription nouvelle gravée en lettres d'or au dessus de la cathédrale :

Quatuor. equorum. signa. a. Venitis. Byzantio. capta. ad. temp. D. mar. a. r. s. MDCCIV. posita. quæ. hostilis. cupiditas. a. MDCCCIII. abstulerat. Franc. I. imp. pacis. orbi. datæ. trophæum. a. MDCCCXV. victor. reduxit.

Je ne dirai rien du latin, remarque sir Hobhouse ; mais il doit être permis d'observer que l'injustice des Vénitiens, lorsqu'ils enlevèrent ces chevaux à Constantinople, était au moins égale à celle des Français ; il eût été plus prudent d'éviter toute allusion à l'une et à l'autre spoliation. Un prince apostolique se serait peut-être opposé à ce que l'on posât, sur la principale entrée d'une église métropolitaine, une inscription qui n'a aucun rapport à la religion. La *pacification du monde* peut seule excuser un tel solécisme.

NOTE VII.

Quand la hache des lois de degrés en degrés, etc.

Lisez, dans l'excellente *Histoire de Venise*, par M. Daru, le récit de la mort de Marino Faliero. Ce sujet éminemment tragique a inspiré à Byron de belles scènes, sinon une tragédie parfaite.

NOTE VIII.

La tyrannie est ombrageuse
Comme autrefois la liberté.

L'histoire des prisons d'État de Venise offrirait un ample commentaire pour ces deux vers.

MM. Delavigne ont pu vérifier la description exacte que fait M. Hobhouse des *Pozzi* et des *Piombi*. Ils y ont retrouvé les inscriptions recueillies par le poète et en ont remarqué quelques autres : en voici une qu'on lit dans le cachot le plus près du couloir où l'on exécutait les prisonniers : *hodie mihi, cras tibi*, aujourd'hui mon tour, demain le tien ; terrible avertissement légué par une victime à tous ceux qui lui succédaient dans ce lieu d'horreur.

En voici une autre plus consolante, parce qu'elle parle de l'espérance de l'autre vie, la seule qui fût permise aux détenus condamnés par les DIX.

Maledictus homo qui confidit in homine, solo Deo honos et virtus.

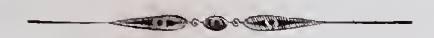
« Malheur à l'homme qui se fie à l'homme ; à Dieu seul honneur et vertu.

FIN.

CHANT ROMAIN,

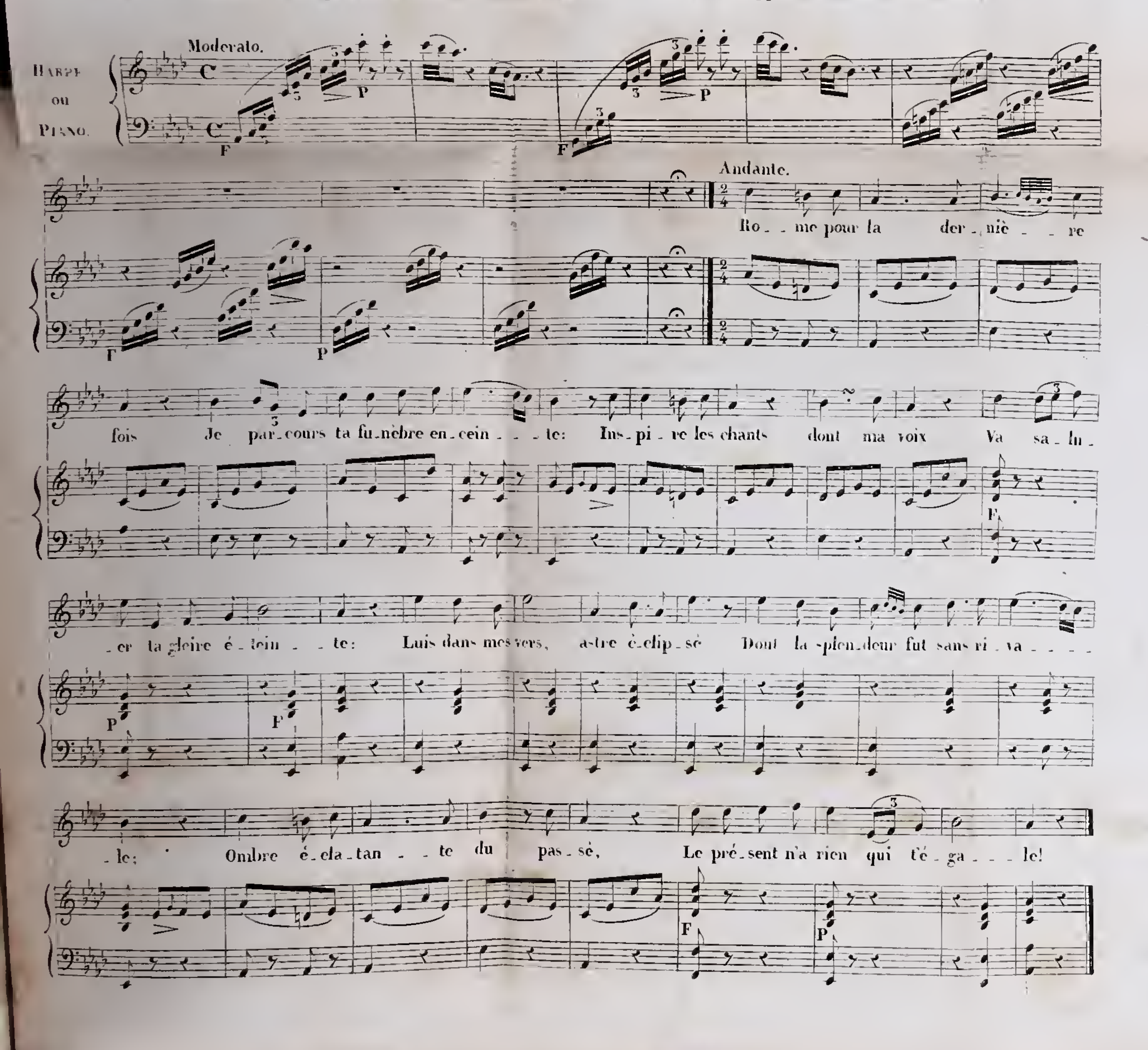
arrangé avec accompag! de Harpe ou Piano

Par G. ROSSINI.



RÉCIT:

L'airain avait sonné l'hymne pieux du soir;
Sur Saint-Jean-de-Latran, où cessait la prière,
La lune répandait sa paisible lumière:
Au milieu du Forum, triste, j'allais m'asseoir.
J'admirais ses debris, ses longs portiques sombres,
Et dans ce jour douteux, par leur masse arrêté,
Tous ces grands monumens empruntaient de leurs ombres
Plus de grandeur encore et plus de majesté:
Comme l'objet absent, qu'un regret nous rappelle,
Reçoit du souvenir une beauté nouvelle,
Mon luth, long-temps muet, préluda dans mes mains,
Et sur l'air grave et doux dont le chant se marie
Aux accents inspirés des poètes romains,
Cet adieu s'échappa de mon ame attendrie:



2

Tout doit mourir, tout doit changer:
La grandeur s'élève et succombe.
Un culte même est passager;
Il souffre, persécute et tombe.
Tu brillais de ce double éclat,
Et tu n'as pas fait plus d'esclaves
Avec la toge du sénat,
Que sous la pourpre des conclaves.

3

Du sang de tes premiers soutiens
Cette colline est arrosée;
Le sang de tes héros chrétiens
Rougit encor le Colisée.
A travers ces deux souvenirs
Tu m'apparais, pâle et flétrie,
Entre les palmes des martyrs
Et les lauriers de la patrie.

4

Que tes grands noms, que tes exploits,
Tes souvenirs de tous les âges,
Viennent se confondre sans choix
Dans mes regrets et mes hommages.
Comme ces temples abattus,
Comme les tombeaux et les ombres
De tes Césars, de tes Brutus,
Se confondent dans tes décombres.

5

Adieu, Forum, que Cicéron
Remplit encor de sa mémoire!
Ici chaque pierre a son nom,
Ici, chaque débris sa gloire.
Je passe, et mes pieds ont foulé
Dans ce tombeau, d'où sortit Rome,
Les restes d'un dieu mutilé,
Ou la poussière d'un grand homme.

6

Adieu, vallon frais, où Numa
Consultait sa nymphe chérie!
J'entends le ruisseau qu'il aima
Murmurer le nom d'Egérie.
Son eau coule encor; mais les rois,
Que séduit une autre déesse,
Ne viennent plus chercher des lois
Où Numa puisait la sagesse.

7

Temple, dont l'olympe exilé
A fui la majesté déserte,
Panthéon, ce ciel étoilé
Achève ta voûte entrouverte;
Et ses feux, du haut de l'Ether,
Cherchant tes dieux dans ton enceinte,
Vont sur l'autel de Jupiter
Mourir au pied de la croix sainte.

8

Qui t'éleva, dôme éternel,
Du Panthéon céleste frère?
Si tu fus l'oeuvre d'un mortel,
Les arts ont aussi leur Homère;
Et du génie en ce saint lieu
Je sens l'invisible présence,
Comme je sens celle du Dieu
Qui remplit ta coupole immense.

9

Je vous revois, parvis sacrés
Qu'un poète a rendus célèbres!
Je foule les noms ignorés
Qui chargent vos pavés funèbres,
Et de tous les tombeaux obscurs
Le marbre, qui tient tant de place,
Laisse à peine un coin dans vos murs
Pour la cendre et le nom du Tasse!

10

Cloître désert, sous tes arceaux
Mourut l'amant d'Eléonore,
Près du chêne dont les rameaux
Devaient pour lui verdir encore.
Avant l'âge ainsi meurt Byron;
Un même trépas les immole:
L'un tombe au seuil du Parthénon,
Et l'autre au pied du Capitole.....

Andante.

HARPE ou PIANO.

RÉCIT.

Je les pleurais tous deux, et je sentis ma voix
Mourir avec leurs noms sur mes lèvres tremblantes;
Je sentis les accords s'affaiblir sous mes doigts,
Pareils au bruit plaintif, aux notes expirantes,
Qui se perdent dans l'air, quand du Miserere
Les sons au Vatican s'éteignent par degré
Jaloux pour mon pays, je cherchais en silence
Quels noms il opposait à ces noms immortels:
Il m'apparait alors, celui dont l'éloquence
Des demi_dieux romains releva les autels;
Le Sophocle français, l'orgueil de sa patrie,
L'égal de ses héros, celui qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.
Émû d'un saint respect je l'admire et m'écrie:

11

Chantre de ces guerriers fameux,
Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
Tu n'as pas habité comme eux
Cette Rome, où tu devais naître;
Mais un Dieu t'avait au berceau
Révélé sa grandeur passée,
Et, sans fléchir sous ton fardeau,
Tu la portais dans ta pensée!

12

Ah! tu dois errer sur ces bords
Où le Tibre te rend hommage!
Viens converser avec les morts
Dont ta main retraça l'image.
Viens, et, ramenés pour te voir,
Ils vont se lever sur tes traces;
Viens, grand Corneille, viens t'asseoir
Au pied du tombeau des Horaces!

13

De quel noble frémissement
L'orgueil doit agiter ton âme,
Lorsque sur ce froid monument
De tes vers tu répands la flamme!
Il tremble, et dans son sein profond
J'entends murmurer sous la terre
Deux fils morts, dont la voix répond
Au qu'il mourût de leur vieux père.

14

Beau comme ces marbres vivans
Dont l'art enfanta les merveilles,
Ton front vaste abandonne aux vents
Ses cheveux blanchis par les veilles;
Et quand les fils de Romulus
Autour de toi couvrent ces plaines,
Je crois voir un Romain de plus
Evoquant les ombres romaines.

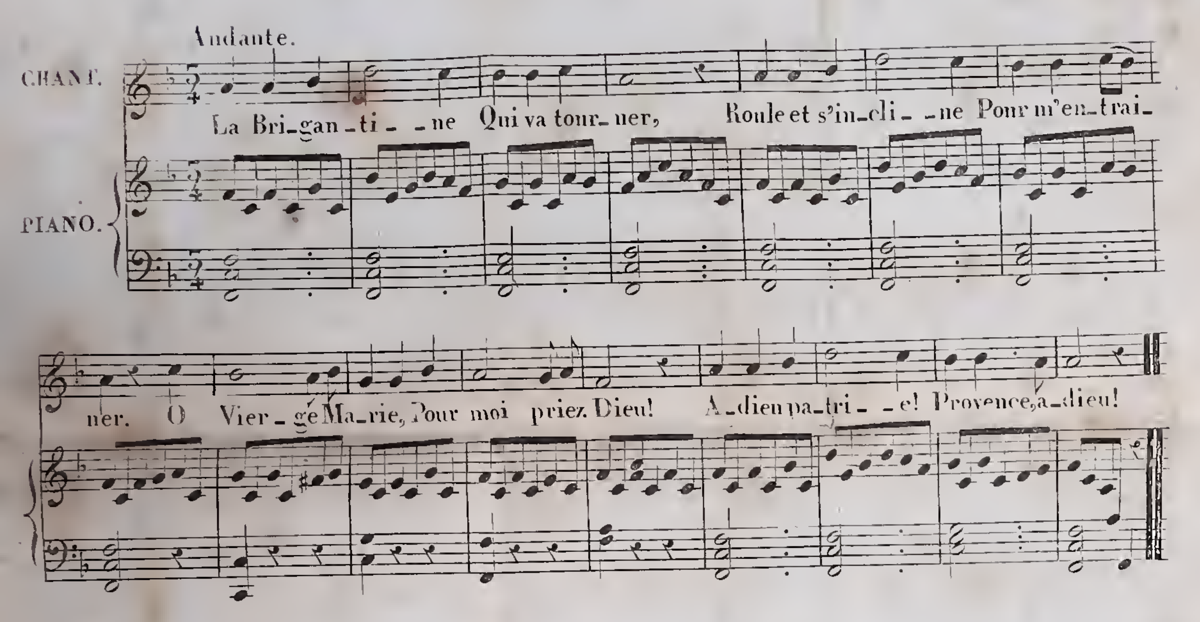
15

Je pars, mais ces morts me suivront:
Ta muse a soufflé sur leur cendre.
En renaissant, ils grandiront
Dans tes vers qui vont me les rendre;
Et l'airain qui vainqueur du temps
Jusqu'aux cieux porta leurs images,
Les plaça sur des monumens
Moins sublimes que tes ouvrages!

LA BRIGANTINE,

BALLADE,

Avec accompagnement de Piano ou Harpe.



2

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu patrie!
Mon père, adieu!

3

La vieille Hélène
Se confira
Dans sa neuvaine,
Et dormira
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu patrie!
Hélène, adieu!

4

Ma soeur se léve,
Et dit déjà:
„ J'ai fait un rêve;
„ Il reviendra."
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu patrie!
Ma soeur, adieu!

5

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.
O Vierge Marie
Pour moi priez Dieu!
Adieu patrie!
Isaure, adieu!

6

Brise ennemie,
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu patrie!
Bonheur, adieu!

